REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Les faits de manifestation des Esprits, ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du spiritisme dans l'antiquité; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme: l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

FONDÉ PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

Vingt-unième année. — N° 7. — 1er Juillet 1878

CONDITIONS D'ABONNEMENT

La *Revue spirite* paraît du 1er au 5 de chaque mois, par cahiers de 2 feuilles 1/2 au moins, grand in-8°, soit : 40 pages.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 fr. par an. — Etranger, 12 fr. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 fr.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an. Tous les abonnements partent du 1er janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année, on envoie les numéros parus.

Prix de chaque numéro séparé : 1 fr. *franco* pour toute la France. — Pour l'étranger, le port en sus.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste.

Pour les personnes hors de Paris, envoyer un mandat sur la poste ou une traite à vue à l'ordre de M. Leymarie. On ne fait point traite sur les souscripteurs.

On ne reçoit que les lettres affranchies.

Collection de la *Revue spirite* depuis 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des dix-neuf premières années, 1858, 1859, 1860, 1861, 1862, 1863, 1864, 1865 1866, 1867, 1868, 1869, 1870, 1871, 1872, 1873, 1874, 1875, 1876, prises séparément, 5 fr. 25 le volume, port payé; prises 7, rue de Lille, 4 fr. 50 le volume. La collection complète, 20 volumes, 99 fr. 50 — 20e année, 1877, prise séparément, 10 fr. — *Franco*, pour la France et l'Algérie. Etranger, port en sus; comme ci-dessus pour l'abonnement. — *Collections, reliure exceptionnelle, solide, prix :* 1 fr. 50 en sus par volume.

Le Répertoire du Spiritisme, par M. Crouzet, avocat. Guide certain pour faire des recherches rapides et sérieuses dans les six ouvrages fondamentaux, et les 13 premières années de la *Revue spirite*, 5 fr., port payé.

PARIS

Bureaux : rue Neuve-des-Petits-Champs, 5

PASSAGE DES DEUX-PAVILLONS

Réserve de tous droits.

	PAGES
Changement de domicile	241
La Fête du Travail à Guise (Aisne)	241
Correspondance et faits divers. — Un regret et une objection à l'adresse de M. Fauvety	248
— Les Théosophes	252
— Société scientifique d'Études psychologiques	257
— Un Phénomène de Photographie	261
— Coup-d'œil sur les mécanismes, sur les forces qui les mettent en mouvement	263
— Le Docteur Slade	269
— Le Suicide et ses conséquences	271
— Incinération des morts	276
— Le Médium Amélie	277
Poésie. — Après la mort, l'Infaillibilité	279
Dissertations spirites. — Premières joies d'un esprit élevé	281
Nécrologie. — Une mort exemplaire	287
Errata	288

Avis très-important

Les mercredi et vendredi de chaque semaine, de une heure à six heures du soir, les visiteurs seront reçus, 5, rue Neuve-des-Petits-Champs, à Paris. — La correspondance et des travaux importants prennent entièrement les autres jours. Toutes les correspondances, quel qu'en soit l'objet, devront être adressées à l'administrateur de la Société. Il y a une société, ou Cercle scientifique d'Études psychologiques, 5, rue Neuve-des-Petits-Champs, au premier. Salle de réception, ouverte à tous les partisans de la cause qui seront présentés, et aux membres du Cercle, de 1 heure à 10 heures du soir; le dimanche et les jours de fêtes exceptés. — Salon de lecture et de correspondance; fumoir. — A proximité du Palais Royal, au centre de Paris.

Pour réduire les démarches et les pertes de temps à leur plus simple expression, les valeurs ou mandats de poste insérés dans les lettres adressées aux deux Sociétés, devront être faits à l'ordre de M. Leymarie, chargé des encaissements.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie des Sciences Psychologiques et Spirites* peut leur fournir contre un mandat de poste, et sans augmentation de prix, tous les ouvrages parus en librairie; le port en sus pour les départements et l'étranger.

La *Librairie* envoie *(franco)* son Catalogue général à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie.

Nous ferons observer ici que cette *Librairie* n'est pas une entreprise particulière; elle est créée par une Société de spirites, en vue des intérêts de la Doctrine; lesquels renoncent, par le contrat qui les lie, à toutes spéculations personnelles.

La Société, pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, reçoit avec reconnaissance tous les *dons* qui lui sont faits dans l'intérêt de la propagation de la Doctrine, et s'engage à les mentionner dans la Revue. Cette Société est anonyme et à capital variable.

Pour faire partie de la Société, il faut en faire la demande quinze jours au moins avant l'époque de ses réunions générales ordinaires, qui ont lieu dans les premiers jours de juillet de chaque année.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

21e ANNÉE. N° 7. JUILLET 1878.

Changement de domicile

Pour cause d'agrandissement, la Société, pour la continuation des œuvres d'Allan Kardec, a transporté la librairie et la Revue Spirite, 5, rue Neuve-des-Petits-Champs, au 1er, quartier du Palais-Royal.

Comme elle a plusieurs rayons, consacrés au spiritualisme, à la philosophie, au magnétisme, au spiritisme, la librairie prend cette dénomination nouvelle : LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES.

Toutes lettres envoyées à cette dénomination, ou à la librairie Spirite, devront être adressées à M. Leymarie, administrateur.

A partir de ce jour, nos amis de province et de l'étranger, seront reçus au siége social de la Société, tous les jours, de 1 heure à 6 heures du soir, excepté les dimanches et fêtes.

Prière aux journaux étrangers, et amis, de reproduire cette note.

La fête du travail à Guise

Le Dimanche 26 mai, le Familistère de Guise, célébrait la fête du travail sous la présidence de M. Godin, le fondateur du Familistère, qui était entouré des chefs élus des différents conseils de l'Association, et de dix ouvriers parmi les anciens travailleurs de l'usine. Nos lecteurs savent que cette création d'un vaste palais, d'une usine modèle, avec toutes leurs dépendances, si bien appropriées au bien-être d'une population ouvrière, forment l'œuvre d'un homme isolé qui a lutté depuis quarante ans contre l'hostilité des gouvernements, contre tout ce qui s'intitule l'ordre moral.

Cette œuvre, M. Godin la perfectionne chaque jour, la voulant demain supérieure à ce qu'elle était, et l'affinant, pour ainsi dire, pour atteindre les résultats moraux et matériels qu'il a pour objectif, c'est-à-dire : l'Association réelle et réalisée du capital, du travail et du talent.

Au milieu des enfants, des ouvriers ses coopérateurs, de la foule accourue à cette fête splendide, M. Godin a prononcé les paroles suivantes qui laisseront une trace ineffaçable dans tous les cœurs ; ces pensées d'un homme de bien, ferme et énergique, nous consolent des discours verbeux qui nous amusent et qui nous trompent, pour voiler trop souvent des actes pervers et de perfides menées.

« Mes amis, la célébration de la fête du travail se présente dans les meilleures circonstances.

La nature entière, avec le retour du printemps, reprend son activité infatigable; la verdure couvre les arbres; les prairies s'émaillent de fleurs; les moissons grandissent; les oiseaux font leurs nids; tout s'agite pour la vie et nous montre l'exemple du travail.

Il semble que ce soit une invitation universelle faite à l'homme de se livrer à un redoublement d'activité pour aider au développement de l'œuvre de la création.

Le premier dimanche de mai est donc bien choisi pour célébrer la fête du travail. Non-seulement nous pouvons avec raison nous réjouir des travaux que nous avons accomplis et de ceux que nous voulons accomplir encore, mais nous pouvons aussi rendre hommage aux œuvres de la nature en face du nouvel épanouissement de la vie générale.

Quelle a été, mes amis, la pensée qui m'a fait instituer cette fête ? Ce n'a pas été seulement celle de vous donner des moyens de vous distraire, mais surtout celle de rendre au travail son véritable caractère, de le relever de son injuste abaissement et de chercher à faire comprendre qu'il est le moyen du progrès, la mission qui, sur la terre, élève l'homme au-dessus de tous les autres êtres de la création.

L'activité des créatures inférieures à l'homme ne sert qu'à entretenir la vie en elles-mêmes; l'activité de l'être humain, c'est-à-dire le travail, sert à embellir la nature, à développer la vie générale et à faire fructifier la pensée et l'intelligence à la surface de la terre.

C'est donc la plus belle prérogative de la vie que nous fêtons en fêtant le travail.

J'ai la satisfaction de vous dire, à ce propos, que ce sentiment commence à se faire jour. Déjà plusieurs villes en France ont été séduites par l'idée de notre fête du travail, en ont entrevu les conséquences moralisantes et ont cherché à instituer chez elles de semblables fêtes.

Des informations à ce sujet ont été demandées au Familistère; nous avons répondu en envoyant nos programmes ordinaires, et des fêtes célébrant le travail et les travailleurs ont été inaugurées ainsi.

Or, quel que soit le peu d'importance relative de ces débuts, ils sont un des signes de la pensée qui pénètre dans les esprits. Le travail cesse d'être considéré comme une punition; il s'élève au rang glorieux qu'il mérite comme voie d'épuration et de progrès, comme créateur du bien-

être pour l'espèce toute entière; chacun commence à comprendre que le travail seul fera à tous, en ce monde, la place à laquelle l'être humain a droit. Tout ce qui constitue les ressources de l'existence lui est dû, c'est lui qui a créé les cités, qui a fondé les civilisations, qui nous donne chaque jour les moyens de nous instruire, de nous améliorer, de nous venir en aide les uns aux autres, d'assurer le bonheur de nos familles. Ce n'est donc point trop de consacrer un jour par an à fêter le travail pour l'élever dans la considération publique au poste glorieux qui lui appartient.

Le travail est la loi de tout ce qui existe; il est en particulier la loi de l'homme parce que l'homme, plus que les autres êtres, a des facultés à mettre en action; c'est du travail que l'homme peut tirer les joies les plus durables.

Jusqu'à ce jour l'humanité n'avait point compris le rôle sacré du travail, elle avait porté ses hommages et ses glorifications sur les côtés de son existence qui n'en étaient pas dignes. L'oisiveté, la guerre, la destruction même des richesses enfantées par le travail ont été l'objet de son admiration. Il y avait dans ce fait la méconnaissance complète de la destinée de l'homme. Les actes de la vie ne sont réellement dignes d'hommages que suivant leur valeur pour le bien de l'espèce.

Le travail est nécessaire à tous, il s'exerce au profit de la société entière, aussi le travailleur accomplit-il la mission glorieuse dévolue à l'homme.

Remarquez, mes amis, comme je vous le faisais entrevoir tout à l'heure, que l'activité utile n'est pas seulement le lot de l'être humain, elle est propre à tout ce qui a vie; la nature entière travaille avec nous pour la régénération et le progrès de toutes choses; la végétation se développe, l'animalité s'exerce, et de ces efforts il résulte que la matière s'élève à la vie, et se met au service de l'homme qui, à son tour, lui imprime un élan nouveau, lui ouvre les champs de l'intelligence et de la pensée.

Notre siècle entrevoit ce rôle immense du travail dans la vie, aussi lui appartient-il de relever en dignité les efforts de l'activité humaine et de faire du travail le premier titre de gloire pour le citoyen. Ce sera l'œuvre de notre époque.

Que faut-il pour que cette œuvre s'accomplisse, pour que le travail prenne son véritable rang dans le respect des sociétés ?

Il faut que les hommes s'élevant au sentiment vrai de leurs intérêts les plus chers, cessent de se diviser et s'unissent pour leur bien commun.

C'est dans ce but qu'ont été fondées toutes les institutions du Familistère et le Familistère lui-même. Tout ici, en effet, est l'œuvre du travail; c'est le travail qui a fourni toutes les ressources dont nous dispo-

sons. L'auteur de ces choses, vous le savez, a commencé les mains vides, il a dû faire sortir du travail seul ce dont vous disposez aujourd'hui. Une pensée profonde l'a donc guidé dès le début de ses efforts pour ménager d'avance les produits du travail et les réserver au rôle dont vous êtes témoins. Aussi, est-il bien difficile de concevoir que ceux qui m'ont vu à l'œuvre depuis des années ne comprennent point qu'une pensée invariable a toujours guidé mes actes, et que même après que je leur ai expliqué cette pensée, ils cherchent encore ce que je puis bien vouloir faire, et quel est mon but en cherchant à réaliser l'Association?

En face des ressources accumulées ici à votre profit, devant ces capitaux gagnés par le travail et consacrés à vous élever un palais où vous trouvez des logements commodes et salubres, des salles de réunions et de fêtes, des institutions de secours, de prévoyance, de mutualité ayant toutes pour but d'assurer votre bien-être et votre progrès, comment ne pas voir avec évidence que toutes ces choses relèvent d'une pensée fixe, autre que celle d'un intérêt personnel, d'une pensée entièrement consacrée à la recherche du bien de la collectivité, d'une pensée enfin se rattachant à une doctrine spéciale supérieure.

Oh! qu'ils sont aveugles et connaissent peu le cœur humain, ceux-là qui ne pouvant coordonner les faits dont le Familistère les rend témoins se rattachent sceptiquement dans la pensée que la mission de l'homme n'est autre que de songer à soi, et ne peuvent ni ne veulent admettre qu'il est plus vrai et plus noble d'employer la vie à songer surtout aux autres.

Ceux-là ne comprennent rien à mes actes, tant les opinions qui les guident sont opposées à mes principes. Et pourtant, quoi de plus évident et de plus simple que les faits dont vous êtes témoin! Dès que la fortune me l'a permis, je vous ai fait participer à mes ressources par les institutions fondées ici; aujourd'hui je veux élargir encore ce champ d'union par l'Association intégralement appliquée à l'habitation, aux approvisionnements et à l'industrie.

Tout ce que j'ai fait depuis mon installation à Guise, c'est-à-dire depuis les débuts de ma carrière de chef d'industrie, a tendu à ce but unique: réaliser les moyens du bien-être et du progrès en faveur des classes laborieuses.

Je ne prétends pas néanmoins trouver demain des imitateurs, ni voir des Familistères s'élever immédiatement partout pour les ouvriers. Je sais bien qu'il faudra du temps pour que mon œuvre soit imitée en Europe, mais l'exemple servira comme champ d'études en attendant les imitateurs; s'il y a eu des erreurs commises, on les reconnaîtra et les évitera, tandis que les institutions bonnes en elles-mêmes seront reproduites quand le moment sera venu.

Un palais comme le Familistère mis au service des ouvriers est un fait

trop considérable pour échapper à l'attention publique. Les penseurs s'en sont préoccupés déjà et s'en préoccupent davantage chaque jour. Les nécessités sociales les obligeront de plus en plus à cette étude, afin de rechercher quelles furent les causes de cette fondation et si réellement elle répond à la mise en pratique de la morale et de la justice dans l'humanité.

La fortune ne pouvant être le lot de chacun de nous, il faut donner à chacun les équivalents de la richesse ; or, c'est ce que vous avez ici par les nombreux services et les nombreuses ressources de votre Palais social, embrassant tous les besoins domestiques, depuis les services d'eau et de propreté générale, jusqu'aux institutions supérieures pour l'éducation des enfants et le soutien des malades, des orphelins et des vieillards.

Ces institutions, alimentées par le rendement de l'industrie, ont coûté à elles seules, durant l'année qui vient de s'écouler, les sommes suivantes:

Versements à la Caisse de retraites pour les invalides du travail et de secours pour les veufs, veuves, orphelins et nécessiteux fr.	22.856	16
Versements à la Caisse de prévoyance pour les malades,	4.464	»
Versements à la Caisse de pharmacie,	3.038	»
Frais d'éducation et d'instruction, nourricerie, salle gardienne, asile, écoles,	22.154	95
Service de propreté générale,	2.685	»
Service d'eau à tous les étages,	4.839	»
Buanderie,	1.916	»
Éclairage public,	1.000	»
Soit ensemble : Fr.	62.953	11

En outre, l'association offre à vos enfants l'apprentissage gratuit et même rémunérateur, et le Familistère vous donne des salles de réunion, un casino pourvu de jeux et de journaux, un théâtre pour les représentations et les conférences, une bibliothèque publique riche et variée, en un mot, mille choses dont la plupart des communes de France sont privées.

Que ceux qui cherchent partout des causes de profit pour le fondateur du Familistère, considèrent un peu ces choses. Je sais bien que les ressources matérielles, quelles qu'elles soient, ne semblent jamais excessives à l'homme ; notre nature est ainsi faite, nos désirs sont insatiables, et il est bon pour le progrès même qu'il en soit ainsi, mais il est aussi nécessaire de savoir comprendre la vérité.

Vous vivez dans ce milieu et trouvez tout cela si commode et si naturel, que vous ne faites point sur vous-mêmes le retour nécessaire pour juger ce que seraient vos conditions de vie, si vous en étiez privés. Combien vous le sentiriez, si les circonstances vous mettaient pour un temps hors du Familistère!

Eh bien ! tous ces avantages, il s'agit aujourd'hui, entre vous et moi, non de les diminuer, mais de les rendre durables. Si rien n'est éterne[1] dans les faits en ce monde, la pensée du bien et de l'amour d'autrui peut échapper, elle, à l'atteinte du temps, et produire, en se généralisant dans les cœurs, les moyens du bonheur pour tous.

Tout a été fait, au Familistère, pour vous amener à cette pensée, qu'améliorer la vie générale est le plus grand des devoirs de l'homme.

Il restait à compléter l'œuvre du Familistère par l'association des employés et ouvriers aux entreprises et bénéfices de l'industrie. C'est là ce qui a été fait pour la première fois durant l'année écoulée.

En voici les résultats :

Après les prélèvements dont je viens de vous donner les chiffres, les bénéfices à partager s'élèvent à la somme de 191.362 fr. 71.

A distribuer comme suit :

15 0/0 au fond de réserve,	Fr. 28.704	40
20 0/0 à la direction et à la capacité,	38.272	54
65 0/0 aux dividendes,	124.385	77
	Fr. 191.362	71

La somme de 124.385 fr. 77 est à répartir au prorata des concours du capital et du travail, représentés par :

Le montant des intérêts payés au capital;

Et le montant des appointements et salaires payés au travail.

Or, la somme de ces concours réunis, s'étant élevée à 1.554.822 fr. 12, c'est un dividende de 8 0/0 qui doit vous être réparti.

Chacun de vous, mes amis, peut ainsi évaluer dès aujourd'hui le chiffre de son dividende, à raison de 8 centimes par franc du montant de ses appointements ou de ses salaires de l'année.

Sous peu vous seront remis les titres de rente qui vous confèrent le droit de participer aux intérêts, dividendes, revenus et produits du Familistère et de l'usine. Un échange d'engagements déterminera la forme de vos droits ainsi que les garanties nécessaires entre l'association et les sociétaires participants.

De cette façon, le fonctionnement de l'association ne s'appliquera plus seulement à des faits de prévoyance et de solidarité générales, il s'étendra à la participation aux bénéfices industriels de l'usine, et aux bénéfices commerciaux du Familistère.

L'association sera ainsi généralisée *de fait* entre nous depuis le premier janvier 1877.

Si vous voulez avancer dans l'œuvre que je vous mets en mains, il faut que chacun se préoccupe avant toute chose de réaliser le bien d'autrui pour y trouver son bien propre. L'esprit de scepticisme et d'égoïsme n'a rien à faire parmi nous. Ce n'est qu'en vous inspirant de l'amour de

vos semblables que vous vous mettrez dans les conditions voulues pour que l'association fonctionne convenablement et se soutienne entre nous.

Autant elle sera heureuse et prospère si l'esprit de fraternité domine entre nous et sait vous inspirer l'amour du bien commun, autant je vous prédis que l'association ne sera que déception et ruine, si l'orgueil domine parmi vous et que chacun de son côté soit animé du seul désir de ses avantages personnels.

Pénétrez-vous bien de ces choses d'un intérêt si pressant et si direct pour vous, et que ceux qui ne sont point mus par l'amour du bien de leurs semblables, se rallient à servir l'intérêt de tous, ne fût-ce que pour mieux assurer leur propre intérêt.

Je sais bien que la loi naturelle pour l'individu est d'assurer d'abord son existence; mais le rôle de l'être humain ne peut se borner à ces limites; la force, la santé et l'intelligence, doivent lui faire embrasser une sphère d'actions plus large, et lui servir à travailler au bien des autres. Or, vous n'arriverez à rendre l'association entre vous bonne et viable, qu'à la condition de vous inspirer de sentiments d'amour les uns pour les autres, de vous débarrasser des vues personnelles et égoïstes, de pratiquer dans tous vos actes l'amour et le respect d'autrui, et d'agir sans cesse envers les autres comme vous désirez qu'ils agissent envers vous-mêmes.

C'est là le principe fondamental de l'association, je vous en ai ouvert la voie par tout ce qui a été réalisé ici.

Si vous savez persévérer dans cette direction, vous réaliserez des merveilles qui frapperont d'admiration, et le monde entier préparera la régénération de toutes les classes ouvrières.

Mais combien vous serez coupables si, avec tant de facilités et de motifs pour agir, vous ne le faites pas!

Ne perdez jamais de vue que la voie que je vous indique est celle du devoir dévolu à l'homme en ce monde. En faisant ce que je fais, j'accomplis simplement la loi d'amour de la vie, tant recommandée aux hommes sur cette terre.

Si vous ne comprenez point que cette loi s'impose à tout homme, si vous cherchez d'autres principes de direction pour votre conduite, l'association périclitera et sombrera entre vos mains. Elle ne peut vivre que par l'amour entre tous; l'esprit d'orgueil et de cupidité ne rapporterait que luttes intestines, déceptions et misères.

Il faut donc avant tout aimer le bien par amour du bien lui-même, pour conduire à bonne fin l'œuvre à laquelle je vous convie. Tâchez donc de le reconnaître et de vous donner de toutes vos forces à cette œuvre de salut, pour votre bien et celui de l'humanité. »

Nota. — Nous aurons à reparler du Familistère, où tout est une source de pensées fécondes et salutaires.

Un regret et une objection à l'adresse de M. Fauvety

(Suite. — Voir la *Revue* d'avril 1878.)

Pour en finir avec le chapitre des faits que j'aurais à opposer à M. Fauvety, je n'en citerai plus qu'un ou plutôt qu'une série qu'il m'a été permis d'observer de près et attentivement.

J'ai raconté dans la *Revue* (juillet 1877) par suite de quelles circonstances absolument inattendues nous avions, ma femme et moi, été amenés à nous occuper de spiritisme et à reconnaître que la faculté médianimique lui était dévolue tandis qu'elle m'était refusée. Je n'ai pas à revenir sur les phénomènes qui vinrent brusquement nous surprendre, *forcer* notre attention et, par leur persistance et leur étrangeté, nous obliger d'en chercher la cause. Je tiens seulement à rappeler que jusqu'alors je n'avais vu dans la doctrine spirite qu'un de ces produits tératologiques que de temps à autre mettent au jour quelques imaginations échauffées à la poursuite de solutions introuvables; dans les faits invoqués à son appui, que des illusions nées du besoin pour tout croyant de se confirmer dans sa foi et de la justifier aux yeux d'autrui à tout prix. Je tiens à rappeler enfin que je ne m'étais décidé à recourir au spiritisme et à ses pratiques qu'en désespoir de cause et à bout d'hypothèses raisonnablement permises, me semblait-il, sur la nature et la provenance des phénomènes dont j'ai parlé. Je n'étais donc rien moins que disposé, en tentant l'aventure d'expériences médianimiques, à me payer de résultats équivoques. Aussi avais-je pris mes précautions en conséquence. La planchette qui devait nous servir était disposée de façon à ce qu'il fut à peu près impossible à la main, légèrement appuyée sur le bord inférieur, de ramener en arrière le crayon fixé à l'autre bout. Or, dès que ma femme l'effleura du doigt, elle se mit en marche, débutant par des ziz-zag et des courbes en tous sens, comme exercices préparatoires, eut-on dit, puis bientôt se mit à écrire couramment. Quant à moi je n'en obtins jamais une panse d'a. Particularité à noter, les réponses demandées étaient le plus souvent tracées en spirales ou circulairement, parfois en lettres renversées. L'auteur, quel qu'il fût, semblait se complaire à vaincre les obstacles et à donner des preuves de sa dextérité graphique. Mais prenons que cela ne prouve rien et mettons ces tours d'adresse sur le compte de l'*électricité*, développant chez le Médium un talent qu'il ne se soupçonnait pas. Toutefois une difficulté se présente. Si, en pareil cas, l'électricité combinée avec le désir du Médium joue le

rôle que lui attribue M. Fauvety, comment expliquer, par exemple, l'arrêt immédiat et définitif de la planchette après des réponses comme celles-ci : « A demain? au revoir; assez pour aujourd'hui; je suis obligé de vous quitter. » Comment expliquer les refus catégoriques de répondre à certaines questions ? Il n'y a alors désir qui tienne, instances ou dépit des questionneurs qui fassent, la planchette ne fonctionne plus, et, si une heure leur a été fixée pour la reprise de l'entretien, ce n'est qu'à l'heure dite qu'elle se décide à se remettre en mouvement. J'ai constaté cela nombre de fois dans le cours de nos expériences à deux personnes.

Autre difficulté : Les premières réponses qui nous furent données étaient courtes, sérieuses, bienveillantes et portant la signature (conforme) d'un ami, lequel nous avertit qu'il ne pouvait échanger que quelques mots avec nous en passant. A partir de là, toutes les communications qui suivirent furent d'une toute autre nature. Sous une forme, au début, prétentieuse et sentencieuse, elles se résolvaient finalement en niaiseries et dénotaient un personnage empêtré dans un rôle évidemment au-dessus de ses petits moyens. Comme nous ne nous gênions pas pour en faire la remarque, signalant les bévues à propos des choses les plus simples, soulignant les tournures hétéroclites, pointant les étrangetés orthographiques et nous amusant des explications entortillées ou biscornues de notre nouveau correspondant, un beau jour il nous revint débarrassé de toutes prétentions, se posant en gai compagnon, amateur de la gaudriole et du gros sel, hélas ! et du petit vin dont il était privé. Essayions-nous de le faire sortir du cercle étroit où il tournait, il nous répliquait par des plaisanteries de goût douteux ou des qualificatifs peu flatteurs à notre adresse; insistions-nous, alors il entamait une série d'arabesques qui ne prenait fin que lorsque le Médium lassé abandonnait la planchette. Des pages étaient ainsi remplies de volutes, inextricable fouillis, semblait-il à première vue, où pourtant, après examen, on ne trouvait pas une ligne coupant l'autre. A supposer que ce fut l'œuvre du Médium, il aurait fallu qu'il fut sorcier, si l'on tient compte de ceci que, goûtant médiocrement ce genre d'exercice, il laissait d'ordinaire aller la planchette sans regarder, causant avec moi de toute autre chose.

On se lasse de tout. Après plusieurs mois d'essais infructueux pour tirer autre chose de Pompon-la-yoie (un nom que nous n'eussions pas inventé même en collaboration) nous le plantâmes là. Il en fut piqué au vif, nous en garda rancune et nous le prouva, ainsi

*

que je l'ai raconté (R. de juillet 1877). Si la théorie de M. Fauvety est fondée, il en résulte que les balourdises, les plaisanteries bachiques ou massives, les énormités grammaticales et les entêtements sans motifs à nous connus, que nous avions tout à la fois la bonhommie et l'impertinence de mettre au compte d'un tiers (qui n'existait pas), provenaient directement de notre crû.

Je le veux bien, mais ce qui m'embarrasse, c'est de comprendre comment il se pouvait faire que toutes ces preuves d'ignorance et de mauvais goût, à première lecture, nous sautassent aux yeux, et, comme on dit, nous donnassent sur les nerfs. Est-ce donc que, dès que ma femme touchait du doigt la planchette, il s'opérait chez elle ou chez moi un déménagement d'idées aussi bien qu'un renversement d'habitudes et que, dès qu'elle l'abandonnait, tout rentrait dans l'ordre accoutumé ? Il le faut croire, à moins de supposer, en dernière analyse avec monsieur Fauvety, que toutes ces pauvretés étaient le résultat d'une fusion des idées du Médium avec les miennes, fusion aussi involontaire et inconsciente d'une part que de l'autre. D'où la conclusion forcée qu'un grain de bon sens mêlé à un grain de bon sens donne pour composé une sottise ou une erreur. Etrange chimie !

Eh bien, non, quelque bon vouloir que j'y mette, il m'est impossible de concevoir ces variations mentales subites et extrêmes se renouvelant dix fois, quinze fois dans une soirée sous l'influence d'une cause aussi simple que celle-ci : toucher ou ne pas toucher le bord d'une planchette. Cela dépasse ma logique et mon imagination. Sur quelle base repose la théorie de M. Fauvety ? Je n'en vois guère d'autre que celle-ci :

Il est rare, dit-il, si l'on observe avec soin, de ne pas reconnaître dans ces sortes de productions le caractère, les habitudes, la tournure d'esprit, en un mot la personnalité du Médium ou de quelqu'un ou de quelques-uns de ses coopérateurs. J'ai observé avec soin et je conviens sans peine que sa remarque s'applique à bon nombre de cas, — pourquoi et comment ? je n'ai pas à l'examiner ici, — mais j'ai été en mesure de constater que, à bon nombre d'autres, elle est inapplicable. Une théorie qui n'embrasse pas tous les faits du même ordre, n'en laissât-elle qu'un seul hors de cadre, n'est pas une solution.

Au reste, M. Fauvety ne donne pas la sienne comme telle. Il ne l'émet qu'à titre provisoire et sous bénéfice de révision. Je soupçonne que, au fond, en présence de la persistance et de la multipli-

cité des témoignages qui la contredisent, elle ne le satisfait qu'imparfaitement et qu'il garde quelque arrière-doute sur sa validité.

Il n'est pas sans se dire d'ailleurs qu'elle complique singulièrement le problème et ne se soutient qu'à renfort d'hypothèses.

Ainsi, les dictées médianimiques étant l'œuvre du Médium (je dis Médium et non pas lunatique ou farceur), il faut supposer que, sous l'influence de causes *à déterminer*, il pense sans savoir ce qu'il pense, juste au moment où il écrit, qu'il perd et reprend tour à tour et sans transition conscience de lui-même, selon qu'il a ou n'a pas le crayon en main. Que de suppositions déjà ! Mais si le Médium pense précisément le contraire de ce qu'il écrit, nous voilà engagés dans un labyrinthe où je n'aperçois pas d'issue.

N'est-il au contraire qu'une sorte d'appareil recepteur (condensateur au besoin) et enregistreur des idées qui circulent à son insu autour de lui, nous voilà en face d'une opération bien autrement compliquée que la précédente et d'une nouvelle enfilade d'hypothèses au sujet des causes qui y concourent.

Je conçois que, si satisfaisante que soit l'explication fournie par le spiritisme, en ce qu'elle simplifie la question et n'a rien de contradictoire avec la logique, je conçois que, avant de l'accepter pour définitive, M. Fauvety se tienne sur la réserve et ne veuille se décider que sur preuves personnellement acquises et bien positives. Outre qu'il est homme d'expérience et qu'ayant doublé le cap de la *foi*, il en connaît les écueils, l'apostolat auquel il s'est voué et qui lui donne charge d'âmes lui commande la prudence et lui fait un devoir de ne pas compromettre l'autorité de sa parole.

En cela il a grandement raison, oui, mais en vérité, qu'il me pardonne l'aveu, je ne saisis pas bien le motif qui lui a fait préférer et substituer la sienne à celle d'Allan Kardec. Il me semble qu'en la soumettant au contrôle de la logique, en dehors de toutes preuves de fait, celle d'Allan Kardec se déduit naturellement des principes communs aux doctrines de ces deux maîtres qui, ainsi que je l'ai démontré au début de cet article, par des voies différentes sont arrivés à des conclusions identiques jusqu'à ce point où ils se séparent. Il me semble au contraire que celle de M. Fauvety laisse une lacune dans son système ou, si l'on veut, y introduit une inconséquence. Examinons-la à la lumière de quelques-uns de ces principes, ceux-ci : autonomie humaine, immortalité de l'âme, solidarité universelle et progrès continu des êtres.

Sans autonomie, dit-il, pas de liberté. La liberté retranchée, il n'y

a plus à voir dans l'homme qu'une merveilleuse machine dont le doigt divin incessamment remonte le grand ressort, règle le mouvement, et, de déduction en déduction, à revenir au caniche de Malebranche. — Accordé.

L'immortalité de notre *moi*, suppression faite de tout organisme, est inconcevable. Des êtres sublimés de la sorte, purs de tout alliage matériel, réduits à cet état idéal rêvé par un spiritualisme abstracteur de quintessence, se fondent dans le vague, pour ne pas dire s'évanouissent dans le vide, insaisissables à la pensée, incompréhensibles, inconnaissables. Indéterminés, privés de formes, de moyens d'action et de relation, ces tristes immortels sont les uns pour les autres comme s'ils n'étaient pas, sans points de contact entre eux, sans rapprochement imaginable, sans communion possible avec le reste de l'univers. Ils pensent, voilà tout. La faculté d'agir leur manque, la faculté d'être impressionnés leur est refusée, tout progrès leur est interdit. Et, si la vie non seulement *est dans le mouvement*, mais dans le mouvement tendant perpétuellement au développement, à l'épanouissement des virtualités de l'être, ainsi que la nature le prouve en tout et partout, qu'est-ce qu'une semblable immortalité ? — D'accord. *(A suivre).* T. Tonoeph.

Les Théosophes

(Suite. — Voir la *Revue* de juin 1878.)

D. Vous avez parlé de différents pays. Est-ce que la magie est pratiquée communément dans tous ?

Certainement. Dans toutes les contrées de l'Orient il y a de véritables magiciens. Au Thibet, dans la ville des colléges, il y a plus de quinze cents lamas occupés à enseigner les principes de la magie aux écoliers. Plusieurs de ceux-ci étudient pour devenir lamas et entrer dans des lamasseries, mais un plus grand nombre n'en apprennent que ce qu'il en faut pour une éducation laïque.

Qu'est-ce qu'une lamasserie ?

Une lamasserie est à la religion originelle, ce qu'est sa copie moderne, le monastère, à la religion catholique romaine. Le monastère, avec ses règles et son installation générale, est exactement modelé sur les lamasseries du Thibet, ce qui ressort de l'opinion exprimée par un grand nombre d'écrivain qui passent à bon droit pour des autorités. Or les lamasseries ont souffert des mêmes abus

que les monastères chrétiens. Le Dalaï Lama qui naquit, ou plutôt, qui fut inspiré au treizième siècle, dût chasser des lamasseries 500,000 lamas indignes. C'étaient des hommes pervers qui avaient fait de leur profession un moyen de vivre et de bien vivre. Vous savez que le Dalaï-Lama est inspiré divinement et créé chef de l'Eglise. Lorsqu'un Dalaï-Lama meurt, Boudha entre dans le corps d'un autre homme, et généralement dans le corps d'un enfant âgé de moins d'un an. Quelques uns des ambassadeurs européens qui sont venus rendre hommage aux nouveaux Dalaï-Lamas, ont manifesté leur étonnement d'être reçus par un enfant de quelques mois, avec toute la courtoisie et la dignité grave d'un vieillard.

« Mais en fait d'opérations de la magie actuelle, de la pratique des merveilles, qu'avez-vous vu? » demanda le visiteur.

« Ce que j'ai vu ? » répondit la comtesse, « tenez, regardez. » Et Mme Blavastsky désignait à son interlocuteur une des fenêtres du salon.

Le visiteur regarda, et laissa tomber sa pipe. Il voyait passer une ombre devant la fenêtre. Cela n'avait rien d'extraordinaire; mais il remarqua que cette ombre ne venait pas de l'intérieur de la pièce, et il y avait certaines raisons qui rendaient impossible qu'elle vint de l'extérieur.

La nuit était claire mais complète. Les seules lumières visibles à travers les fenêtres étaient celles des becs de gaz de la rue, les étoiles, et quelques lampes retardataires de voisins, en plus de celles qui éclairaient le salon de Mme Blavatsky. Aucune de ces lumières ne pouvait matériellement produire l'ombre que l'on voyait, et puis, aucune n'était ni assez brillante ni assez rapprochée pour cela; enfin, l'ombre était aussi distincte que celle que projettent les rayons d'un beau soleil de midi. En outre, cette ombre, si c'en était une, devait appartenir à un corps placé très près de la fenêtre, car c'était le profil exact d'un homme sans disproportion aucune, et de la dimension d'un corps humain. Le salon est situé au deuxième étage, et séparé des maisons voisines par toute la largeur de la huitième avenue ; les fenêtres n'ont point de balcon, et, pour être aussi près de la fenêtre qu'il l'aurait fallu pour produire cette ombre, le corps aurait dû se trouver sur un rebord existant au-dessous de la fenêtre, et n'ayant que 18 pouces de saillie. Or, il n'y avait personne, absolument personne : les témoins, au nombre de six, qui se trouvaient présents dans le salon, le constatèrent l'un après l'autre avec le plus grand soin, car parmi eux il y avait plusieurs incré-

dules. Tous virent parfaitement l'ombre ; quatre d'entre eux finirent par affirmer que ce phénomène présentait tous les caractères d'une apparition, et les deux autres ne le contestèrent pas.

Madame Blavatsky ayant fermé les rideaux, s'absenta un instant.

Qu'est-ce ? demanda-t-on à la maîtresse de logis à son retour.

C'est un de mes amis, un adepte qui habite sur les bords de la Méditerranée, et qui se trouve en ce moment chez lui. Vous allez entendre dans quelques minutes des airs qu'il va jouer sur sa boîte à musique.

Voulez-vous dire que c'est réellement lui que nous avons vu, et qu'il est déjà retourné sur les bords de la Méditerranée ?

Oui ; c'est son être astral qui est venu. Il vient ici fréquemment, et généralement il se montre dans l'intérieur du salon. Je ne sais pourquoi il est resté dehors aujourd'hui, à moins que ce ne soit parce que vous étiez ici. J'ai été lui parler dans la pièce voisine. Ecoutez... entendez-vous sa musique ?

Tout d'abord on n'entendait rien, mais au bout d'une minute on entendit le son d'une boîte à musique exécutant un air inconnu.

C'est un très vieil instrument, dit madame Blavatsky et je voudrais bien qu'il jouât autre chose que ses deux airs si anciens. Ces deux airs, par moments, m'agacent à me rendre folle.

Mais ce que nous entendons, est-ce le son d'une boîte à musique jouant sur les bords de la Méditerranée ?

Certainement. Vous pouvez transmettre les sons à l'aide du téléphone, il suffit d'établir le courant électrique. Nous, nous n'avons pas besoin de téléphone pour cela, ces choses n'ayant rien d'extraordinaire ; vous en verrez et entendrez beaucoup de pareilles si vous venez souvent dans cette maison. Vous pourrez aussi, lire des récits de choses bien plus extraordinaires dans les livres de relations de voyages en Orient.

Notre civilisation Occidentale, reprit la dame, est encore dans l'enfance, et, comme je l'ai déjà dit, l'Esprit des races Caucasiques n'est pas très favorablement doué pour l'intelligence des vérités subtiles qui composent les sciences occultes. Cependant il y a beaucoup d'Européens qui sont des adeptes réels et il y a à New-York un grand nombre de personnes qui se livrent à cette étude. Dans la quantité quelques uns l'étudient au point de vue philosophique et d'autres au point de vue pratique. J'en connais un qui a déjà réussi à opérer plusieurs fois la séparation de son être astral de son corps physique, pour quelques instants seulement. Mais

toutes ces choses, je vous les ferai mieux comprendre par la lecture de mon livre. « *Isis Unveled*, » qui vient de paraître.

En attendant il faut que je tienne ma promesse de vous citer des faits qui prouvent que les lois de la pesanteur de l'attraction terrestre, sont mal comprises et mal interprétées par les savants. Il est arrivé très souvent et cela a été attesté par de nombreux témoignages les plus dignes de foi, qu'un corps solide, tel que le corps humain, placé en l'air et privé de supports physiques ne tombait pas à terre. Le prince de Galles et son état-major fort nombreux, comme vous le savez, ont vu, dans le dernier voyage du prince dans l'Inde, un fakir se tenir ainsi en plein jour dans des circonstances qui excluaient toute possibilité d'illusion ou de jongleries et y rester un certain temps. Lucien, que l'on n'accusera certainement pas de crédulité, dit, qu'un jour qu'il visitait un certain sanctuaire en Asie, le grand prêtre s'éleva ainsi et se maintint quelque temps en l'air. » J'ajouterai, » dit encore le même auteur, « que les prêtres avaient commencé par l'enlever de terre et le porter ; mais il ne tarda pas à les quitter et à les laisser à terre tandis qu'il s'élevait seul vers la voute. »

Ce que Lucien et une multitude de témoins ont vu dans l'antiquité, le prince de Galles, son état-major, des centaines d'autres voyageurs l'ont vu de nos jours. Dans les expériences faites par les adeptes modernes du spiritisme, (science encore au berceau et sans règles fixes,) nous avons un grand nombre d'exemples de ce phénomène, attestés par des témoignages absolument indiscutables tels que ceux du docteur John W. Gray, et du docteur L. S. Warner et autres de New-York ; de M. Crookes, du comte de Dunraven, de William Howitt, de S. C. Hall, de lord Adain, de lord Lindsay et autres de Londres, et du prince de Wittgenstein de Russie, sans compter bien d'autres en Allemagne et même en France.

Le martyrologe de l'église Romaine cite de nombreux cas d'extatiques, canonisés depuis, comme Saint-François d'Assise. Saint-Ignace de Loyola, Saint-Labre, Sainte-Catherine de Sienne et autres, qui se sont ainsi élevés en l'air.

Enfin les annales de la sorcellerie offrent aussi des exemples de ce phénomène. Dans le procès fait aux sorcières de Salem, en 1692, de nombreux témoignages produits devant le tribunal ont certifié que le corps de Marguerite Rule avait été visiblement enlevé de son lit, en l'air, et qu'il y resta ainsi suspendu pendant un certain temps aux yeux d'un grand nombre de spectateurs.

A tous ces témoignages, poursuivit Madame Blavatsky, je puis ajouter le mien, car pendant les longues années que j'ai passées dans les contrées de l'extrême Orient, j'ai cent fois vu ces étonnantes expériences. Vous voyez donc que les savants Occidentaux ont beaucoup à apprendre encore au sujet de cette loi naturelle de la pesanteur.

Une autre loi de la nature que l'on croit bien établie et impossible à transgresser, est celle qui veut qu'un homme ne puisse vivre dès qu'on lui a ouvert le ventre et qu'on en a retiré les intestins. Eh bien, j'ai vu, moi qui vous parle, plus de cent fois, la preuve du contraire. J'ai vu des cas de mutilation, de démembrement, d'extraction des entrailles, d'exposition du corps au feu sans préparation chimique ni autre, le tout accompli volontairement et sans que la vie ait cessé. J'ai vu plus que cela encore ; des hommes ont été enterrés pendant des journées, des semaines, des mois entiers et ils ont ressuscité ensuite. Tous ces faits, on peut les nier, mais il est excessivement facile d'en constater l'exactitude en prenant la peine de visiter le Thibet et les autres contrées où ces pratiques sont communes.

L'abbé Huc dans son livre intitulé : « *Souvenir d'un voyage, dans la Tartarie, le Thibet et la Chine,* » raconte qu'il n'est pas rare de voir les lamas s'ouvrir le ventre, en retirer les entrailles, les replacer, et rapprochant les deux lèvres de la plaie, la refermer au moyen de quelques passes exécutées, avec la main, sans laisser même de cicatrice. « Ce spectacle atroce et repoussant » ajoute le missionnaire catholique, « n'est pas rare dans les lamasseries du Thibet.

M. de la Loubère, ambassadeur du roi Louis XIV a Siam, au 17e siècle, dans un rapport sur les faits de son ambassade, raconte également avoir été témoins de ces mutilations. La princesse Belgiocosso dans son livre : « *Souvenir de voyage en Asie mineure et en Syrie,* » raconte qu'elle a vu des derviches tourneurs qui dans leur danse se donnaient des coups de dague et que leurs blessures étaient aussitôt fermées par leur chef, au moyen d'un simple attouchement.

(A suivre.)

Société scientifique d'études psychologiques

Le 10, juin, à huit heures du soir, les membres de la Société scientifique d'études psychologiques, se réunissaient à leur siége social, 5, rue Neuve-des-Petits-Champs, pour inaugurer l'ouverture des salons de la société.

L'assemblée était brillante, la grande salle était vivement éclairée, et c'est au milieu de l'attention générale, que M. René Caillé, vice-président; M. Fauvety; Mlle Louise de Lasserre; Mme Van Calcar de La Haye, Hollande; Mme Rosen; M. Bonnemère et M. Marchal, ont pris la parole. Nous regrettons de ne pouvoir donner la teneur de tous les discours prononcés, car M. Fauvety, Mme Van Calcar et M. Marchal ont improvisé le leur, en rendant avec vigueur et avec charme, ce qui était dans la pensée de tous les assistants.

M. Fauvety est un orateur énergique, très sympathique, qui dit juste et bien; il a été vivement applaudi. M. Bonnemère a lu une poésie inspirée à Mlle G.....

Il a été décidé, que, le mardi 25 juin, il y aurait une soirée artistique, avec le concours de poëtes, d'instrumentistes, de chanteurs en renom, tous partisans et membres de la Société scientifique et que ce serait une véritable fête de famille.

Mesdames et Messieurs, a dit M. *René Caillé*, J'ai besoin d'une très grande indulgence, n'ayant aucunement l'habitude de la parole. Si j'ai d'ailleurs accepté ce titre flatteur dont je m'honore très certainement, de vice-président de cette Société d'études psychologiques dont nous inaugurons aujourd'hui l'ouverture, cela n'a été que soutenu par le désir et l'espoir de me rendre utile, et, aussi, pour prêter l'appui d'un nom célèbre, illustré par un père dont personne ne peut mettre en doute la haute valeur morale, à une cause que je considère comme la plus importante de toutes, comme la plus digne d'occuper l'attention des esprits sérieux, comme celle enfin qui a le plus de droit de s'adresser à nos dévouements. Et si je ne décline pas aujourd'hui l'honneur de prononcer ce discours d'ouverture c'est encore par devoir et parce que je sais que je puis compter sur votre bienveillance entière, tout en regrettant sincèrement qu'il vienne d'une voix aussi peu autorisée que la mienne.

J'ai dit que la cause qui nous réunit aujourd'hui dans cette séance inaugurative était la plus digne de l'intérêt de tous. Il est en effet bien vrai qu'aucun sujet n'est plus élevé, ni plus digne d'étude que celui de l'immortalité de notre âme et de l'existence de Dieu. D'où

**

venons-nous? — Que sommes-nous? — Quelles sont nos destinées?

Ne sommes-nous que de la matière triturée par des Forces aveugles, qui, esclave de caprices machiavéliques, prend mille formes diverses pour naître dans les gémissements de la douleur, vivre pour arroser tristement de ses sueurs les durs sillons d'une nature en friches, aimer un instant pour éterniser la souffrance et la douleur, et mourir enfin en gémissant encore?

Ou bien, sommes-nous au contraire, chacun, une âme immortelle et divine, destinée à s'élever toujours par le travail, l'amour, la souffrance et le combat; une âme dans laquelle celui qui par son regard ou sa pensée éblouit à chaque instant nos yeux de miracles incessants, a mis, à l'état inconscient, son *Fieri*, son Devenir, chaîne ininterrompue de connaissances toujours nouvelles, de Bonheurs toujours plus élevés et plus complets?

Telles sont les sérieuses questions et les hautes pensées qui vont agiter notre esprit.

Toutes ces graves préoccupations sont actuellement à l'ordre du jour dans toute l'Europe. Tout le monde sait cet immense *Tolle* intellectuel contre les vieux préjugés enfants boiteux de l'ignorance, cette révolte générale de la conscience individuelle qui veut affirmer son droit à la Liberté, ce grand mouvement religieux qui semble devoir couronner le merveilleux édifice construit par la science et la Libre-Pensée, gloire immortelle de notre beau XIX^e^ siècle. Ces études psychologiques s'imposent à tous les peuples, et, nous pouvons bien l'avouer en en faisant un sujet de regret, nous, France, nous ne faisons que nous laisser entraîner à la remorque. La libre Amérique et l'Angleterre ont déjà leur cercle scientifique psychologique. L'Allemagne est dans le recueillement qui précède l'enfantement. La France, elle, il faut bien le dire pour sa défense, enserrée jusqu'à ce jour dans l'étau du despotisme, entourée des inextricables filets de l'intolérance et de la persécution pharisiennes, a presque honte d'arriver si tard sur le champ de bataille.

Cette société que nous fondons doit donc avoir pour but l'étude des phénomènes psychiques. Il serait à désirer que des savants français, suivant l'exemple du chimiste Crookes en Angleterre, de l'astronome Zöllner en Allemagne, du colonel Olcott et de M^me^ Blavastky en Amérique, voulussent bien consentir à nous prêter leur aide et le concours de leurs méthodes et de leurs lumières. C'est un un appel que, croyons-nous, n'eussent point dédaigné les Pascal et

les Descartes. Espérons que l'initiative que nous prenons aura pour effet de les amener à ces études nouvelles, qui appartiennent à un domaine supérieur où l'on peut bien trouver sa gloire, et qui font naturellement suite à celles qui ont conduit à la connaissance des lois qui régissent la matière. Nous voulons en effet soumettre à la méthode expérimentale l'étude des phénomènes psychiques et faire entrer la psychologie dans une voie nouvelle, dans celle qui dans ce siècle étonnant a fait faire à toutes les sciences de si remarquables progrès.

Notre Société a pour but, également, d'offrir un endroit de réunion convenable où se trouveront rassemblés tous les livres anciens et nouveaux traitant de l'âme et des manifestations psychiques, où l'on pourra venir écouter les conférenciers qui auront le désir de faire connaître leurs vues et le résultat de leurs recherches, et enfin où l'on pourra recevoir et entendre les notabilités scientifiques des pays étrangers qui voudront bien nous honorer de leur visite.

Voici je crois, Mesdames et Messieurs, tout ce qu'il y avait à dire pour indiquer en quelques mots la raison d'être et le but de cette Société scientifique d'études psychologiques. Il me reste à vous affirmer mon entier dévouement à la belle cause dont elle se fait l'esclave et la protectrice, et à exprimer en terminant le vœu que l'on ne voie jamais dans nos réunions et nos travaux que l'Indulgence, la Bienveillance et le Respect de tous pour chacun et de chacun pour tous.

Paris, 3 juin 1878, Réné Caillé.

QUELQUES PENSÉES SUR L'OUVERTURE DU CERCLE.

A la pensée qu'un Cercle s'ouvre, sous la direction d'un groupe d'hommes assez éclairés pour admettre parmi eux les femmes, le premier sentiment, qui nait en nous, est un étonnement profond, qui fait place promptement à une reconnaissance sincère.

Les hommes, qui ont su s'élever par l'intelligence et le cœur, au-dessus des préjugés qui font lois depuis tant de siécles, ont plus fait pour l'avancement moral de leur pays, que tous les fameux orateurs qui parlent beaucoup, mais qui agissent si peu. Toutes les femmes sauront répondre dignement à cette nouvelle preuve de confiance. Dans l'âme de chacune d'elle, il existe des sentiments sublimes de dévouement et de loyauté, qui sont souvent étouffés en germe par l'éducation. Du contact journalier des deux sexes,

jaillira l'étincelle qui éclairera la voie nouvelle qu'il nous faut suivre.

C'est une grave erreur de croire que nous devons continuer à vivre en dehors de tous les mouvements sociaux qui s'opèrent autour de nous.

Ne sommes-nous pas des filles, des épouses et des mères ? Comme telles n'avons-nous pas mission de connaître, de discuter, d'accepter ou de repousser les projets qui s'élaborent dans la pensée des hommes ?

Oh ! ce n'est pas pour nous, que nous voulons sortir de notre rôle caché au foyer, et qui nous suffit. Mais notre mission est toute d'amour, et nous voulons défendre ou rendre heureux, ceux que nous aimons.

Si donc un jour, nous voyons les mères élever leurs fils avec dignité, leur enseigner les principes de la vraie foi, et leur dire qu'il n'y a qu'un honneur, qui consiste à ne jamais mentir à qui que ce soit, et l'épouse être la gardienne vigilante du bonheur de la famille, la compagne intelligente et dévouée de l'homme dans toutes ses joies comme dans toutes ses douleurs.

Oh ! alors, l'avenir démocratique de la France sera sauvé, les heures de défaillances seront passées, et nous pourrons nous écrier :

« C'est à vous que nous devons tout cela, à vous qui, dépouillés de l'orgueil, vous êtes dit avec vérité :

« Il n'y a pas de sexe, mais simplement des âmes qui viennent combattre ou expier dans des voies différentes. »

Louise DE LASSERRE.

Mme Rosen s'est exprimée ainsi :

MESDAMES et MESSIEURS, Bien que je ne me fusse point attendue à prendre la parole dans cette assemblée, il m'est impossible de ne pas remercier les dames qui viennent d'affirmer courageusement la coopération de la femme dans une société naissante.

C'est pourquoi, en sollicitant votre indulgence pour ce manque de préparation, je me résous à vous communiquer sommairement l'une de mes impressions à ce sujet.

Il y a, en France, certaines traditions de mœurs d'où naît une tendance plus fâcheuse qu'on ne le suppose : elle consiste à placer la femme dans une sorte de niche où lui parviennent en manière d'encens toute sorte de compliments adulateurs, dont le but avoué ou non est de l'écarter de toute participation aux choses sérieuses en

préconisant sa faiblesse et sa beauté comme devant constituer ses moyens d'influences uniques et suprêmes.

Cette adoration, plus apparente que réelle, et trop goûtée d'un grand nombre d'entre nous, tend à faire de la compagne de l'homme un objet de luxe et de fantaisie non seulement *inhabile* à se conduire, mais encore incapable d'une pensée forte. Aussi de nos jours, même, beaucoup de gens refusent-ils à notre sexe le droit de professer une opinion sur quoi que ce soit. C'est ainsi que, sciemment, on a privé l'humanité de la moitié des lumières dont elle disposait pour son propre avantage. Après quoi, naïvement, on s'étonne du temps d'arrêt et des obstacles survenus dans la marche de la civilisation ; comme si l'asservissement de la femme ne devait pas logiquement perpétuer un malaise inexprimable dans l'espèce tout entière ! Comme si la mère esclave pouvait élever des fils libres !..... Et pourtant, si par la nature, l'enfance appartient à la femme, c'est nous qui préparons l'avenir en présidant à l'éducation des générations nouvelles. Plus, donc, s'élèvera notre niveau moral et intellectuel, plus grandira notre légitime part d'influence, plus aussi fructifieront les efforts des hommes pour leur propre affranchissement. Ces derniers l'ont bien compris ; ceux-là, du moins qu'un esprit de lumière et d'équité porte à nous tendre la main dans nos tentatives de relèvement et nous leur devons ce témoignage, que ce sont les hommes de valeur qui, les premiers, encouragent les femmes dans cette œuvre difficile. Ce sont les plus intelligents d'entre eux qui proclament *la nécessité* de s'adjoindre notre aide dans le grand labeur humain. Aussi, bien loin de former un camp hostile comme cela s'est vu, nous devons rallier nos forces aux leurs pour n'en former qu'un faisceau, et lutter, non pas *contre* l'homme, mais *avec* l'homme pour la rénovation de l'humanité. Sophie Rosen, (Mme Dufaure.)

Nota. En prononçant ces quelques paroles, je n'avais nullement cru les voir reproduire. C'est pour répondre à la gracieuse demande qui m'en a été faite, que j'ai, après coup, tâché de les rassembler dans mon souvenir, mais en restant fidèle à la pensée mère, je n'ai pu retrouver *exactement* les expressions dont je m'étais servie.

Un phénomène de photographie

Messieurs. La photographie que je vous envoie, n'est point l'œuvre du charlatanisme; voici comment, ce phénomène s'est produit : il y a six ans, M. Rivière, officier de la marine marchande, perdit

sa petite fille âgée de douze ans ; quelques années avant, le père de cette enfant, fils de M. Rivière, était mort, et souvent ce dernier communiquait avec lui ; avant de partir pour l'enterrement, il l'évoqua afin de savoir si, lui aussi, y serait ; il lui fut répondu : « J'y serai avant toi. » M. Rivière s'étant rendu chez sa Bru, celle-ci lui présenta le portrait de son fils placé à côté de sa petite fille, et voici comment le fait s'était passé : la belle-fille du commandant avait voulu faire photographier son enfant et elle désirait être avec elle ; pour cela, elle l'assit sur ses genoux de façon à ce que les deux figures fussent au point. Jugez la surprise de la jeune femme, quand, au lieu de sa figure, elle vit celle de son mari.

M. Rivière reconnut son fils dont la promesse s'était réalisée.

Le photographe voulait briser sa glace car il ne savait à quoi attribuer ce phénomène ; M. Rivière le lui défendit, et il en fit tirer quelques épreuves, dont je vous ai envoyé la reproduction.

C'est une preuve qui servira à l'histoire de la photographie spirite.

A vous de cœur. — Samuel Edward, employé, rue de la Bastille, 19. — Magnon, cultivateur à Saint-Paul, près Nantes. — Sheterres, Rivière, quai de Versaille, n° 9. — A. Rondet, imprimeur-libraire, place du Bon-Pasteur.

Nota. — M. Rivière, nous envoie un certificat qui atteste ce fait ; il est daté du 17 mai 1878.

Nous avons exigé toutes les signatures, pour ne parler ainsi, que d'un fait qui eut le caractère de la vérité.

Considérations sur ce que présentent de mystérieux les phénomènes de la Vie.

II

COUP D'ŒIL SUR LES MÉCANISMES, SUR LES FORCES QUI LES METTENT EN MOUVEMENT, SUR L'INTENSITÉ ET LA NATURE DES EFFETS PRODUITS. (1)

L'homme, à qui a été accordée la faculté de voir, d'entendre, de toucher et de raisonner, ne saurait être privé du droit d'exercer ce raisonnement sur toutes les choses dont ses sens et ses impressions ont pour mission de lui donner la conscience. C'est là une affirmation qui ne saurait être contestée par personne.

Un mécanisme étant mis sous mes yeux, je pourrai, en le voyant

(1) Voir page 205, *Revue* de Juin 1878.

fonctionner, en procédant à l'étude détaillée de ses dispositions, m'éclairer sur ses mérites ou ses imperfections, sur l'ensemble des dispositions qui le régissent, et me mettre ainsi en mesure d'apprécier la spécialité des effets obtenus avec lui, de me prononcer sur la possibilité ou l'impossibilité de le modifier pour obtenir d'autres effets que je voudrais lui faire produire.

Mais l'observation la plus attentive, la plus minutieuse de ce mécanisme ne m'apprendra rien sur la nature des causes qui sont susceptibles d'agir sur lui, parce que, entre elles et lui, il existe une complète indépendance ; aussi, de même qu'un appareil quelconque pourra entrer en mouvement sous l'action de forces très diverses, de même une force unique pourra mettre en fonction des mécanismes très-variés. C'est ce que nous voyons tous les jours dans l'ordre physique. La seule chose qui pourra m'éclairer, sinon sur la nature même de la force agissante, du moins sur quelques-unes de ses aptitudes, ce sera l'observation des effets produits, parce que ceux-ci sont une conséquence inévitable de l'action de la cause, à tel point que, sans elle, ils cesseraient d'exister. Il y a donc relation forcée de l'une aux autres. Par exemple, lorsque, dans deux circonstances tout-à-fait semblables, les résultats obtenus par un même appareil sont égaux, ma raison me porte à admettre que nécessairement, dans ces deux circonstances, les actions motrices ont été égales aussi ; et de là je m'élèverai à la conception de la proportionnalité dynamique entre les effets et les causes. Ce principe de proportionnalité ne saurait donc être légitimement contesté. Mais, s'il m'éclaire sur l'intensité de la cause, il me laisse dans l'ignorance de sa nature, de son essence. Je saurai que j'ai plus ou moins dans un cas que dans l'autre, mais ce sera le plus ou le moins d'une chose qui restera inconnue.

Même sans entrer dans la considération des phénomènes vitaux, et en se confinant dans celle des forces physiques, rien dans la nature des effets ne peut donner une idée de celle de la cause. Le mouvement des aiguilles du cadran télégraphique ne nous instruit pas plus sur l'essence de l'électricité, que la marche de la locomotive ne nous révèle celle du principe de la chaleur, et que la chute d'un corps ne nous apprend ce qu'est la gravité. Aussi, à la simple inspection du travail réalisé par une machine, n'est-il pas possible de se prononcer, non seulement sur la constitution générale de la cause qui produit le mouvement en principe, mais encore sur sa spécialité propre ; cette action pouvant provenir de l'impulsion du vent,

de celle d'un moteur animé, de l'électricité, de la vapeur, d'un ressort, d'une chute d'eau. Les effets, en un mot, ne représentent pas la force même, ils ne sauraient faire naître en nous l'idée de son état intime, de sa constitution ; par leur intensité, ils en donnent la mesure dynamique seulement, ils n'en sont pas l'image ; pas plus que la pièce de monnaie n'est celle des objets matériels ou des services intellectuels et moraux qu'elle sert à apprécier et à payer.

Si maintenant je passe d'un premier mécanisme à un second, entre autres faits importants, je remarquerai celui-ci, savoir : que, bien que la force qui fait mouvoir le second soit exactement la même que celle qui s'exerce sur le premier, les effets produits dans ces deux circonstances peuvent être très-dissemblables. C'est ainsi qu'un manœuvre qui, en déployant toute l'action dont il est capable, ne parviendra pas à soulever un certain poids, attaché à la corde d'une poulie, pourra, en appliquant la même action à un autre appareil, faire monter un poids très-supérieur à celui dont il n'a pas pu provoquer l'ascension directe, et à plus forte raison en sera-t-il ainsi lorsque la cause productrice du mouvement au lieu de rester constante sera à son tour variable.

Ce sont là des faits et des renseignements simples, très-simples en eux-mêmes et cependant d'une haute importance pour les questions que nous nous proposons de traiter ; au sujet desquels la simple vue du fonctionnement de nos machines ne nous laisse aucun doute et qui jetteront une grande clarté sur quelques-uns des phénomènes mystérieux que nous avons signalés au commencement de cet écrit.

Nous pouvons donc dire que la constitution d'une machine étant bien connue, je pourrai apprécier les effets que sa mise en train sera susceptible de produire ; ma raison me permettra même d'affirmer qu'à la constance de ces effets correspondra, au point de vue dynamique, celle de la cause mouvante, que leur variation sera à son tour l'indice des variations de la cause. Mais, ni des organes de la machine, ni de la nature des effets produits, je ne pourrai rien préjuger sur la spécialité propre de cette cause. Je pourrai être édifié sur quelques-unes de ses *propriétés actives*, je ne saurai rien de sa nature, de son essence mêmes, et j'arriverai alors à ce dernier *pourquoi* auquel ni mes sens ni ma raison ne me donnent les moyens de faire une réponse.

Parvenu à ce point de la discussion, nous prions le lecteur de vouloir bien retenir ces premières et incontestables vérités, savoir : que, si deux mécanismes sont dans toutes leurs parties identique-

ment les mêmes, il est impossible à notre raison de comprendre que, soumis à l'action d'une même force, ils produisent des effets différents, et que, réciproquement, lorsqu'une même force, agissant sur deux mécanismes, produira des effets non semblables, nous devons en conclure qu'il n'y a pas similitude dans les mécanismes, et que ceux-ci, dans quelques-unes de leurs parties, présentent des différences qui sont nécessairement en rapport avec la diversité des effets produits.

Maintenant, au sujet des mécanismes, nous avons à consigner ici une remarque, exerçant une grande influence sur les présentes études, un peu plus difficile peut-être à saisir au premier abord, parce que généralement on y a porté moins d'attention, mais dont nous espérons faire comprendre la vérité et l'importance au lecteur à l'aide de quelques explications et de quelques exemples.

Cette remarque consiste en ce que, pour un mécanisme quel qu'il soit, il y a deux choses très distinctes à considérer dans les effets : d'une part, la grandeur, l'intensité du résultat obtenu, ce qui dépend du plus ou moins de force motrice employée; de l'autre, la manière d'être de l'effet produit, la physionomie, si je puis m'exprimer ainsi, qu'il revêtira, la nature spéciale des impressions par lesquelles son existence se révèlera à nos sens; c'est ce que je propose d'appeler la *modalité* de l'effet, c'est-à-dire le mode suivant lequel il se manifestera à nous, indépendamment de sa mesure dynamique.

Or, pour un même appareil, la modalité ne change jamais, quelle que soit la grandeur de la force mouvante, l'intensité seule de l'effet varie proportionnellement à cette grandeur.

Les exemples suivants sont, ce me semble, de nature à bien faire comprendre ma pensée.

Je pose un doigt sur l'une des cordes d'un violon ; je fais ainsi, du mécanisme général du violon, un mécanisme particulier dont la spécialité dépend et de la corde choisie et du point de cette corde sur lequel appuie mon doigt. Cela fait, je frotte l'archet sur la corde; le son produit sera plus ou moins fort et s'entendra plus ou moins loin suivant que la pression et le frottement de l'archet seront plus ou moins intenses ; mais la nature du son, la position qu'il faut lui attribuer sur l'échelle musicale, en un mot la note, ce que nous avons appelé la modalité de l'effet restera la même quelle que soit l'énergie avec laquelle l'archet aura frotté la corde. Combien de personnes peut-être n'ont pas réfléchi que s'il n'en était pas ainsi, si la loi de la constance de la modalité dans l'effet n'existait

pas, si à chaque degré de force de l'archet correspondait une note différente, il n'y aurait que confusion en acoustique, que ni instruments ni musique ne seraient possibles.

Je passe à un second exemple.

Considérons un conduit prenant l'eau dans un réservoir supérieur et dégorgeant cette eau par sa partie inférieure. Je pourrai, en armant cette extrémité du conduit d'ajutages divers en faire autant de mécanismes par lesquels l'eau devra s'échapper. Si, par exemple, l'ajutage, supposé cylindrique, est établi de manière que l'axe du cylindre soit posé dans la direction même du fil-à-plomb, l'eau en sortant produira un jet vertical, et ce mode d'échappement, la modalité de l'effet, ne variera pas quelle que soit l'énergie de la force poussante, c'est-à-dire à quelque hauteur que se trouve le réservoir supérieur.

Si l'ajutage s'incline d'un certain angle, la sortie de l'eau, la modalité de l'effet produit, s'effectuera suivant la direction de cet angle même, quelle que soit l'intensité de la force mouvante.

Si l'ajutage prend la forme d'une pomme d'arrosoir, la modalité de la sortie de l'eau consistera en une série de filets liquides, en nombre égal à celui des trous percés dans la pomme, conservant chacun, quelle que soit la pression, une inclinaison constante d'échappement d'où résultera pour l'ensemble une *modalité de sortie* toujours la même.

Sans doute tous les jets, *après leur sortie,* iront plus ou moins loin en raison de l'énergie qu'aura la force qui les pousse ; mais à leur sortie même, au point où le mécanisme vient d'exercer sur eux sa complète et dernière influence, toutes les directions géométriques suivant lesquelles cette sortie s'exécute, restent invariablement les mêmes pour toutes les intensités de la force.

Lorsqu'un rayon de lumière, quelle qu'en soit la nature, passe à travers un ou plusieurs verres diversement colorés, l'intensité de l'effet produit sur notre œil sera variable suivant celle de la source lumineuse, mais la modalité de la perception, qui est ici la teinte définitive résultant du passage du rayon à travers tous les verres, conservera la même couleur tant qu'aucun verre ne sera changé.

Les exemples que nous venons de citer s'appliquent aux organes de l'ouïe et de la vue, donnons-en un qui s'applique au sens de l'odorat.

Disons d'abord qu'une fleur doit être considérée comme un mécanisme créé par la nature elle-même sur lequel s'exercent néces-

sairement les forces de la vie végétative. Ces forces, après avoir traversé l'appareil en question, nous donnent plusieurs perceptions, celles de la forme et de la couleur, toujours, celle de l'odeur souvent. Dans ce dernier cas, suivant l'état météorologique de l'air, suivant la nature du sol, la force de la vie végétative sera plus ou moins intense, et nous savons tous qu'à cet égard, il y a par exemple de grandes différences entre le jour et la nuit, mais quelle que soit cette intensité, la modalité de l'effet produit sur l'odorat, qui est ici la nature particulière du parfum émis, reste invariable pour une même fleur, c'est-à-dire, pour un même mécanisme. Ne négligeons pas de remarquer que c'est par ce moyen que l'homme obtient un élément caractéristique et distinctif pour chaque espèce.

D'ailleurs, pour toutes les fleurs, dans la durée de leur existence, et surtout au moment où elles se fanent, le parfum s'altère et finit par disparaître. Est-il nécessaire de faire remarquer que le mécanisme de la fleur qui s'éteint n'est plus évidemment le même que celui de la fleur bien portante et qu'à chaque changement de mécanisme doivent correspondre nécessairement des changements dans les effets. Nous trouverons trait pour trait les mêmes observations dans l'étude de l'organisme humain.

Quant au sens du goût, l'intensité de l'effet est toujours en rapport avec le volume du liquide, par exemple, introduit dans la bouche. Mais, quel que soit ce volume, la modalité de l'effet, c'est-à-dire la nature particulière de la sensation produite par ce que nous appelons le bouquet, restera invariable pour un même liquide.

Qui ne sait enfin, en ce qui concerne le toucher, que si l'effet de pression exercé sur ce sens est d'autant plus grand que cette pression est plus forte, chaque objet qui presse, que ce soit une étoffe, un morceau de bois, un métal etc:, nous donnera une sensation spéciale, celle du *tact*, toujours la même si l'objet ne change pas, soit dans sa nature, soit dans ce que peut avoir de spécial son état physique, et qui ne varie que si l'objet, c'est-à-dire, si le mécanisme qui presse varie à son tour.

Il est vrai que la perfection de notre être, ne nous permet pas de saisir constamment dans tous leurs détails les nuances si variées de ces sensations spéciales au tact, et que la modalité, pour un seul de nos sens peut être insuffisante pour nous éclairer ; mais alors en consultant les modalités qui se rapportent à la vue, à l'ouïe, au goût, à l'odorat, il est bien rare que nous ne parvenions pas à obtenir, par leur concours simultané, une détermination, sinon complète,

du moins fort étendue d'un objet, quelles que soient les intensités avec lesquelles il est venu se révéler à nos sens.

Maintenant qu'à l'aide de ces exemples, nous sommes à peu près fixés sur la nature du sujet que je traite en ce moment, nous serons peut-être mieux en mesure d'en comprendre les nécessités au point de vue purement rationnel.

Qu'est-ce en effet que le mécanisme? C'est le véhicule de la force, c'est le chemin qu'elle parcourt depuis l'entrée jusqu'à sa sortie. Or, pour un même mécanisme, ce chemin est fixe dans son ensemble comme dans ses détails. Que la force qui agit soit grande ou petite, elle passera par les mêmes directions courbes ou droites, elle subira les mêmes inflexions, elle aura parcouru le même espace. Par conséquent, au moment où elle va s'échapper pour venir nous communiquer des impressions, ses dispositions d'échappement, la modalité particulière que lui aura imprimée le mécanisme seront toujours les mêmes, puisque ce mécanisme est fixe et invariable dans son unité. La seule chose qui pourra changer, ce sera ce que la force apporte avec elle-même, qui la suit toujours, qui est complètement indépendante du mécanisme : l'intensité.

Nous croyons donc être autorisé à poser, au sujet de l'action des forces sur les mécanismes, les deux grands principes que nous formulons dans les termes suivants :

Dans un même mécanisme, quelles qu'en soient les dispositions, les intensités des effets produits sont une conséquence directe nécessaire et proportionnelle de celle de la force.

La modalité des effets est au contraire une conséquence dépendant directement et exclusivement du mécanisme, elle est constante dans un même appareil, quelle que soit l'intensité de la force.

Et si maintenant on réfléchit qu'il n'est pas d'objet qui ne constitue à proprement parler un mécanisme, soit naturel, soit artificiel, et que la vie du monde n'est pas autre chose que le résultat de l'action de la force sur les mécanismes, nous pouvons en conclure cette grande loi de la création :

C'est par la modalité des effets que chacun de nous apprend à être fixé sur la spécialité des mécanismes et, par conséquent, sur celle de toutes les choses qui frappent nos sens et que nous avons intérêt à connaître.

C'est par l'énergie de la force que cette connaissance peut devenir plus ou moins puissante chez l'homme et par suite se propager plus avant dans les masses.

Ainsi, en deux mots :

Par l'étude des modalités, s'acquiert et se développe la connaissance de toutes choses dans *l'individu*.

Par l'intensité de la force se produit l'intensité du progrès dans *l'humanité*.

Nous allons maintenant appliquer ces considérations à la force vitale agissant sur l'organisme humain.

Paris, 22 février 1877. *(A suivre.)* C. L.

Le Docteur Slade. (médium)

Bruxelles 6 juin 1878.

CHER MONSIEUR,

Je ne vous ai plus écrit au sujet du médium Slade, Monsieur Boyard s'étant chargé de ce soin ; il est regrettable qu'il n'ait pu se rendre à Paris, et je vais vous faire un compte-rendu des faits qui se sont produits à Bruxelles.

Je ne vous entretiendrai pas des expériences nombreuses faites avec les initiés, celles-ci n'ayant qu'une valeur relative ; cependant, pour beaucoup, il y avait dans ces faits, la confirmation de la doctrine, les manifestations par nos médiums habituels n'étant pas toujours concluantes.

Avec le médium Slade, chose curieuse, les expériences réussissent toujours, plus ou moins bien ; il est vrai, qu'il n'admet que deux ou trois personnes, et c'est là, sans doute, le secret de ces réussites constantes ; les Esprits familliers n'ont pas à lutter contre des forces spirituelles contraires et contrariantes, que certaines personnes, même spirites, amènent avec elles.

Inconsciemment, nous avons fait une étude au sujet du développement de la médiumnité par l'écriture directe ; je la publierai dans un prochain numéro du *Moniteur*.

Vous vous rappelez que nous avons eu un adversaire loyal dans le directeur du journal *La chronique*, M. Victor de la Hesbaye ; le médium Slade étant ici, mon frère invita M. de la Hesbaye à faire subir à Slade l'épreuve expérimentale dans un appartement inconnu au médium,

Samedi, 1er juin, M. de la Hesbaye nous conduisit chez l'un de ses rédacteurs, jusqu'ici notre adversaire ; seuls, chez eux, avec le médium, et cela en plein jour, il était bien difficile d'admettre un truc quelconque. Vingt minutes après le début de l'expérience,

M. Vrebos sortant de son salon, dit à M. le docteur Bastings, (qui avait été retenu par un malade) : — « Il est fâcheux que vous soyez en retard ; c'est merveilleux. »

On nous raconta les faits qui venaient de se produire : 1° écriture directe que vous connaissez, l'un des phénomènes les plus concluants en faveur de la thèse d'une intelligence occulte se manifestant ; 2° ascension de la table et démonstration d'une force fluidique extraordinaire ; 3° Mme Vrebos soulevée à une hauteur de 30 centimètres du sol, avec la chaise sur laquelle elle était assise, et que Slade touchait au dossier, son autre main faisant la chaine sur la table.

Monsieur *Victor de la Hesbaye* était visiblement satisfait du résultat ; le soir, il assista chez moi, à une nouvelle expérience et il nous promit un article dans son journal, afin de rendre justice au médium Slade. Je dois ajouter que, ces expériences, avec des notabilités scientifiques et littéraires, M. Slade les a toujours permises gratuitement.

D'autres expériences ont été faites avec des personnages marquants dont les témoignages pourraient entraîner les masses, mais elles n'ont pas la valeur de la séance relatée plus haut, parceque l'idée de fraude, reste malgré tout dans l'esprit, lorsque le médium est dans son appartement ; il y a impossibilité de découvrir le moindre truc et cependant on ne veut pas croire ! J'entendais dire à un savant incrédule, après une séance. — « Je ne puis y croire ». M. Slade, ayant été invité avec nous, à dîner chez Mme de Bassompierre, et chez ma sœur, nous entendîmes de nombreux coups dans la table, des attouchements, le déplacement d'un fauteuil sans contact.

Chez Mme de Bassompierre, M. Slade se laissa somnambuliser par un Esprit, et celui-ci, se servant du médium, improvisa une harangue en vers, qu'il débita avec le talent d'un orateur accompli ; il joua médianimiquement du piano.

Je viens de recevoir la visite de Mme Van Calcar que vous verrez à Paris, presque en même temps que ma lettre ; elle me raconte que Slade a fait hier, à La Haye, l'expérience des anneaux ; deux anneaux en bois, confectionnés par le menuisier de M. Riko, ont été enchaînés l'un dans l'autre ; c'est le passage de la matière à travers la matière. Cette expérience n'a pas été faite à Bruxelles.

Mme Van Calcar vous racontera, sans doute, les séances extraordinaires de matérialisations avec le médium Willie Eglinton. Il pa-

rait qu'ils ont eu de très-belles manifestations. N'est-il pas malheureux que nous soyons privés de médiums, tandis que l'Angleterre et l'Amérique en possèdent de si extraordinairement doués ?

J'entends souvent vanter le spiritisme doctrinaire des races latines, mais nous aurions a prendre aux races anglo-saxonnes, le calme, la persévérance et la pratique ; la propagande, par les journaux et les livres, est chose nécessaire, mais avant tout, à notre époque, il faut des faits.

Cette lettre, utilisez-là pour la Revue, si vous croyez qu'elle en vaille la peine.

N. B. Je l'espère, Monsieur, vous êtes installé, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 5, que Dieu bénisse vos efforts ; ici, c'est notre vœu à tous. Bien à vous. Charles Fritz.

Le Suicide et ses conséquences pour le coupable et la société

(Suite, voir la *Revue* de Mai 1878.)

*
* *

Il est sur la terre des êtres si profondément malheureux, des êtres dont l'existence est en tel désaccord avec leurs besoins, avec leurs aspirations, que chaque pas qu'ils font dans la vie exige d'eux un nouvel effort, un nouveau déploiement d'héroïsme.

C'est l'agonie d'un de ces déshérités que je retrace dans cet ouvrage. Parmi ces milliers de fins anormales, j'aurais pu en trouver de plus lamentables encore. J'aurais pu jeter à la face de tous cette ignominie : — Le suicide d'une femme !.. Car la fin volontaire de la femme est une des plus grandes hontes de la société.

Je ne veux pas inférer par là, que les souffrances de l'homme soient moins cruelles. Mais devant les nécessités, les vicissitudes de la vie, les lois, les préjugés ont désarmés la femme. La société qui serait rigoureusement tenue envers elle à une protection constante, efficace, la délaisse et l'abandonne. Pour l'honnête femme que l'adversité frappe, la lutte est presque impossible. Si elle est jeune, sa jeunesse elle-même plaidera contre elle. Celui donc, qui sentant une femme en détresse, profite de sa faiblesse, de son isolement, de sa pénurie pour la réduire au désespoir. Celui qui se laisse supplier, qui ne fait pas avec empressement ce que le devoir et l'humanité commandent, est le dernier des misérables !...

En aucune circonstance, la femme irréprochable ne doit s'humilier, s'abaisser devant un homme. Elle n'est point faite pour ces sortes de supplications. Pour la femme au déclin de la vie, c'est un outrage. Pour celle qui entre dans sa carrière, c'est le commencement de l'avilissement, de la dégradation. Après quelques-unes de ces tentatives où elle aura en vain réclamé la possibilité de vivre honnêtement, si elle a la conscience de cette dignité suprême sans laquelle la femme est un être sans nom, elle rentrera dans sa demeure, le cœur soulevé de dégoût et se dira : — *La mort est préférable !...*

Les heureux de ce monde, ceux qui n'ont jamais eu à sonder ces abîmes de misère, de désespoir, ceux qui, dans le cours de leur vie, n'ont pas été réduits un jour, une heure, une seconde à se dire : — Peut-être, demain, il faudra en finir !.. Ou bien, jetant un regard éperdu sur la route à parcourir, se sont demandés : — Aurai-je le courage, aurai-je la force d'aller jusqu'au bout ?.. Ceux qui, même par la pensée, n'ont pas eu ces vertiges, ne comprendront pas ces pages. Sont-ils plus heureux de leur ignorance? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est qu'un sens leur manque, que plus d'une fois ils ont dû être le poids qui a fait pencher la balance de quelque infortuné. Il faut si peu à celui que l'adversité accable pour que son malheur se change en une catastrophe.....

* * *

Pour prévenir, pour mettre un terme à ces calamités. Que peut-on dire aux hommes? Faut-il rééditer ces paroles qu'une voix divine a donné à l'humanité comme loi suprême, — « Aimez-vous les uns les autres, » — c'est-à-dire : — Aidez-vous, secourez-vous.

Dix-huit siècles ont passé sur ces paroles, et c'est cet autre axiôme qui a prévalu : — Détruisez-vous les uns les autres !...

Un appel à la fraternité serait-il mieux compris ?.. Dans les temps où nous vivons, non-seulement la haine et la discorde sont partout, mais le culte du veau d'or a éteint en nous tout sentiment généreux.

Aujourd'hui tout s'achète. Tout se vend, patrie, famille, honneur(protection ! Tout est pour l'or ! Tout appartient à l'or ! L'amour, l'amitié, le respect, la considération ! etc... L'or, toujours l'or, et encore l'or !... Le cœur de l'homme est devenu aussi dur que ce métal. Dans la balance humaine tout est subordonné à sa possession. La vie n'est rien ! Une parcelle d'or est tout !...

Je ne m'adresserai donc point au cœur de l'homme jusqu'à ce qu'il revive. Je me bornerai à démontrer qu'il est d'un intérêt capital, absolu, pour lui, de ne point enfreindre, *ni de laisser enfreindre les lois divines.*

Si le châtiment, résultat de l'infraction de ces lois était uniquement supporté par les victimes, l'égoïsme humain s'en accommoderait facilement. Il n'en est point ainsi. Celui qui quitte volontairement la vie expie son attentat, mais la société, elle aussi l'expie d'une façon dont elle est loin de se douter. Jusqu'à ce jour elle l'a ignoré, et il devient urgent, nécessaire, de le lui faire connaître.

Toutes les morts violentes entraînent après elles un état de souffrances, parfois de cruels supplices, qui peuvent se prolonger pendant un temps indéterminé. Il n'est pas au pouvoir de l'esprit d'y mettre un terme. Pour beaucoup, pour presque tous, il faut attendre qu'une rentrée dans la vie, une nouvelle naissance les arrache à cet état lamentable, état que le Christ qualifiait de ténèbres extérieures : Là où il y a des pleurs et des grincements de dents !....

Je ne décrirai pas ces souffrances puisqu'elles sont retracées dans le cours même de cet ouvrage. Je m'appesantirai seulement sur les terribles représailles auxquelles nous sommes tous exposés, quand faute d'aide, de surveillance, de secours moral et matériel, la société laisse périr ou fait périr violemment l'un de ses membres.

*
* *

« *Abyssus abyssum.* » — L'abîme appelle l'abîme... Qui n'a entendu relater que là, où un suicide s'est accompli, d'autres lui ont succédé, et que souvent des mesures ont dû être prises pour arrêter ce fameux courant. Cela ne surprendra personne quand on saura qu'à l'endroit même où un suicide, un meurtre s'est perpétré, l'esprit de la victime ou du coupable y est retenu, tend à y revenir.

Qu'un être maladif, impressionnable, se trouve obligé de fréquenter ou d'habiter ces mêmes lieux, les tristesses, les désespoirs, l'ennui de l'invisible qui s'agite autour de lui, ne tardent pas à le troubler, à l'obséder. Pour s'aider à sortir de ses ténèbres, il s'attachera à lui comme le noyé s'attache à tout ce qui se trouvera à sa portée. Si celui qui a le malheur de devenir sa proie, n'est pas le plus fort, si rien ne vient rompre le lien néfaste qui se forme,

il est perdu !.. Qu'un chagrin, qu'une déception, supportable en d'autres circonstances survienne, c'en est fait de lui..... Les enfants, eux-mêmes, ne sont pas à l'abri de ces funestes sollicitations, de ces entraînements. Qui n'a connu ou été témoin de ces tristesses, de ces langueurs mortelles qui s'emparent des adolescents de l'un et l'autre sexe et qui, plus d'une fois, ont une terminaison fatale.

Celui encore qui, par ses injustices, ses exactions, ses calomnies aura provoqué, déterminé, ou qui n'aura pas empêché par tous les moyens en son pouvoir, la chute d'un de ses semblables, qu'il ne s'applaudisse pas, qu'il ne se félicite pas si, dès ce monde, il n'en reçoit le juste châtiment. Ce retard lui annonce qu'une longue et terrible expiation lui est réservée. — Il se trouve sous le coup de la loi. — Œil pour œil. — Dent pour dent. — Vie pour vie. — C'est la peine du talion. — Et cette loi n'est point faite de main d'homme. — Nul ne peut la faire fléchir à son gré. — Nul ne peut la réviser. — Nul ne peut s'y soustraire.

Je ne ferai une exception aux morts violentes, qu'en faveur des martyrs, de ceux qui se dévouent, alors qu'ils se trouvent sous l'empire d'une idée sublime, d'un sacrifice généreux, et encore qu'ils sont loin d'être affranchis. Si nous considérons ce qu'il est dit du Christ nous verrons que cet Esprit, malgré sa puissance, resta trois jours dans les ténèbres de la tombe, qu'il erra quarante jours sur la terre avant de s'élever, sans compter le temps qu'il dût passer dans les régions intermédiaires avant d'atteindre celle d'où il était descendu.

Dépositaire d'un grand nombre de vérités, débris des religions passées, l'Eglise a connu ces faits. Dans ses prières publiques elle dit : — « Préservez-nous, Seigneur, des morts subites. » — A ses yeux, le suicide est un crime irrémissible, puisqu'elle condamne le coupable aux flammes éternelles.

En n'initiant qu'un très-petit nombre d'adeptes à ces connaissances — et c'est là, le tort de toutes les religions. — En voilant ces vérités, sous des formes, des symboles, en voulant les dérober aux autres mortels, l'Eglise en a perdu elle-même la compréhension. L'esprit n'est plus. La forme seule a survécu. — Un corps sans âme.

*
* *

Est-ce tout ? Non ! Ce ne serait là que le sacrifice d'un nombre plus ou moins grand d'individualités, et malheureusement on n'y regarde pas de si près.

Monter, toujours monter, voilà encore la loi !.. En forçant une multitude d'êtres à rejeter brutalement la vie, s'élever, étant tout imprégnés de la matière, leur devient impossible. Les voilà rivés à la terre nous y retenant en quelque sorte nous-mêmes. L'attraction d'en-bas, remplace, repousse celle d'en-haut.

Et comme rien ne se perd, les souffrances. les douleurs, celles du juste surtout, pèsent sur le monde d'un poids qui l'écrase et forme sur nos têtes une atmosphère sinistre, malsaine qui enveloppe la terre comme d'un suaire, enténèbre les cœurs, enténèbre les intelligences. Les forces, les lumières d'En-Haut, parviennent difficilement jusqu'à nous; privé de cet aide, l'homme n'a plus assez de force pour être juste, plus assez de lumière pour être bon.

Si dans le cours de ces pages je n'ai pas stygmatisé plus sévèrement l'abandon volontaire de la vie, c'est qu'ainsi que je l'ai dit plus haut: il y a beaucoup de victimes. On ne doit certainement pas la même pitié, la même indulgence, à ces êtres qui au premier chagrin, à la première déception portent sur eux une main impie, une main sacrilège. Ceux-là! sont des malfaiteurs !..... Dans leur aberration, dans leur orgueil, ils se figurent donner une haute idée de leur courage, et certes, pour vivre, il en faut du courage!... là ils eussent trouvé à l'employer utilement.

Je conclus : — Le premier, le plus impérieux devoir de l'homme est le respect, l'inviolabilité de la vie humaine. Et le devoir de chacun de nous est de surveiller attentivement autour de soi, de prêter aide et protection sans attendre qu'on réclame. Pas un être ne devrait disparaître, sans que la société s'enquière minutieusement des causes qui ont provoqué ces actes désespérés.

Il faudrait encore, que celui qui serait convaincu d'avoir poussé un malheureux dans l'abîme soit condamné au même supplice. Je n'absoudrai jamais un meurtrier — n'est pas assassin seulement qui frappe avec une arme — pour ceux-là, la société a le droit d'être inflexible. Si elle l'épargne Dieu ne l'épargnera pas. Dans une vie future il sera inévitablement la victime, soit d'un forfait, soit d'un accident fortuit qui à son tour le plongera dans les ténèbres. Et pour le coupable comme pour la société, il vaut mieux que l'expiation soit prompte, car le nombre des existences que nous sommes obligés de passer ici-bas est loin d'être indifférent. Ceux qui par leurs vices, par leurs fautes, obligent les autres ou eux-mêmes à encombrer la terre plus souvent qu'il n'est nécessaire de le faire, sont des perturbateurs de l'ordre moral et matériel. RAPHAEL.

Nota. Cet ouvrage va être mis sous presse et nous aurons à en reparler; l'auteur du *Doute* nous promet un volume intéressant et instructif, si nous en jugeons d'après la préface de son œuvre nouvelle.

Incinération des morts

Le journal L'Architecte publie l'article suivant, que nous reproduisons avec plaisir.

Pour nombre de raisons économiques et hygiéniques connues à présent de tout le monde, et qui sont au-dessus et en dehors de toutes raisons politiques et religieuses, le retour à la pratique de la combustion des morts, avec les moyens expéditifs que la chimie et la physique mettent à la disposition de notre époque, est une des plus ardentes aspirations modernes.

Son utilité, son urgence ne sont plus contestables par aucun homme de bonne foi, et ses partisans sont plus nombreux que ne le pensent ceux qui n'y sont pas encore convertis.

Mais combien sont-ils de part et d'autres? C'est ce que l'on ne peut savoir, faute d'un centre de ralliement. Nous pensons que le journal *l'Architecte* peut en être un.

Nos lecteurs sont donc priés, eux et leurs entours, de vouloir bien adresser franco à notre collaborateur J. Maret-Leriche, rue de Seine, 76, à Paris, une simple lettre d'adhésion à l'idée *seulement*, lettre qui ne les engagera à rien pour l'avenir, lettre qui ne servira qu'à permettre de convoquer les signataires à la deuxième réunion des crémationistes qui aura lieu prochainement, en vue de se concerter sur les meilleurs moyens à employer pour arriver à la plus grande somme possible de propagande pacifique de *l'idée* de la crémation.

Pour arriver à ce résultat, il faut pouvoir se compter, former une Société propagandiste de *l'idée*, qui sera la sœur aînée de la Société de pratique matérielle, et nos lecteurs sont instamment priés de ne rester sourds ni indifférents à l'invitation que M. J. Maret-Leriche leur fait en ce moment et qui sera renouvelée dans nos prochains numéros. — Il s'agit de l'un des plus utiles et des plus sérieux progrès qui puissent honorer la fin du dix-neuvième siècle, et les efforts des membres du conseil municipal aidant, l'on ne tardera pas, en France, à suivre dans cette voie si nécessaire sous tant de rapports, les nations voisines qui nous ont déjà devancés.

Nos confrères des journaux qui liront ces lignes sont instamment priés de les reproduire et d'en recevoir par avance nos plus vifs remerciements. LA DIRECTION.

Le Médium Amélie

(Voir la *Revue* de juin 1878. — 11e article.)

Un instant après, le Grec nous prévient qu'Amélie dort et il se dispose à nous faire une apparition. Nous voyons en effet une main assez mal formée, et sur notre réclamation, il s'excuse de ne pouvoir faire mieux la première fois. Il nous invite à continuer la séance par des effets physiques dans l'obscurité. Il réveille le Médium après l'avoir détaché. Celui-ci sort de derrière le rideau, se fait attacher dans une autre partie de l'appartement et nous éteignons. L'Esprit ouvre des tiroirs de meubles, en sort divers objets qu'il met sur nos genoux et se livre à quelques espiégleries. La chambre où nous étions communiquait avec une autre pièce vivement éclairée et dont la porte laissait passer en dehors une traînée de lumière. A la faveur de cette clarté nous vîmes distinctement passer des ombres sur le parquet. Je m'appliquai sans dire mot à étudier la forme de ces ombres lorsque Mme S... appela mon attention sur cet incident. Aussitôt l'Esprit saisit un napperon sur une commode, le coucha en travers de la porte et boucha hermétiquement la fissure. Quatre secondes lui avaient suffi. Or ce napperon protégeait le marbre de la commode sur lequel reposait un grand plateau qui lui-même était chargé d'un grand vase antique rempli d'eau, d'une carafe, d'un sucrier etc., pas le moindre bruit de la part de l'Esprit pendant cette opération délicate.

4 août. — Après un bonjour réciproque, l'Esprit fait apparaître un objet assez sombre. — Moi : je crois voir ton chapeau gris. — Rép : oui, c'est mon chapeau orné de plumes ; vous ne pouvez me voir comme le fait mon Médium parce que je suis trop fluidique. Je forme tantôt mon nez, tantôt ma bouche, puis mon chapeau, l'un après l'autre, mais je n'arrive pas à former le tout à la fois. — Mme S : tiens, voici mon mouchoir, mouche-toi. Le carré de batiste est saisi par l'Esprit et bientôt nous entendons le bruissement de trompette d'un bon nez à tabac. Il rejette le linge en disant : c'est en trompettant avec ma bouche que j'ai fait le bruit ; mon nez n'est pas formé. Posez-moi des questions je vous répondrai.

Mme S : Quand nous mourrons, nous te verrons, tu nous atten-

dras ? — Rép : oui, je serai à la porte — nous espérons avoir une bonne place — Oh ! il y aura bien de petites punitions, vous comprenez, on a bien commis quelques peccadilles — que l'on peut racheter avant sa mort, en faisant du bien... etc., et Dieu est si bon !

Quelques secondes de silence et l'Esprit reprend : quand j'entends prononcer le nom de Dieu, je ne puis m'empêcher de joindre les mains et de prier. Une masse d'Esprits ne prient pas ; ils ne comprennent pas leur situation ; moi je prie beaucoup.

Dem : Que penses-tu de ceux qui sur la terre se confessent et se croient quittes ? — Il rit avec indignation et ajouta : c'est une abomination..... Dem : ta voix est bien nette ce soir ; elle a presque le timbre de celle du Médium ? — cela doit être, puisque je lui emprunte son organe.

5 août. — Il nous montre son chapeau dans plusieurs positions, et je vois enfin une figure ébauchée. C'est bien ma figure, dit l'Esprit, mais pas assez belle. Le Médium aurait peur s'il me voyait comme cela ; quand je lui apparais tout entier, je suis plus beau. — Tu es blond, je crois ? — Oui, avec des yeux noirs. — Tu es parisien ? — Oui. — Es-tu le même que l'Esprit Marius, qui nous a fréquentés longtemps ? — Non. — Dis-nous ton véritable nom ? — C'est inutile, j'ai pris celui de Grec pour plaire au Médium, qui aime les noms excentriques, c'est plus original.

D'après tes déclarations antérieures, tes parents existaient encore, nous serions très heureux de leur être utiles, au besoin ? — Mon protecteur me fait comprendre qu'ils doivent travailler pour leur avancement, et puis je ne sais comment vous expliquer cela : quand je suis disposé à vous donner leur nom et leur adresse, je perds la mémoire parce que c'est défendu.

Te rends-tu compte que tu es en mission et que ta présence à nos séances amène la conviction chez ceux qui cherchent de bonne foi ? Nous désirons bien que tu sois récompensé de ton zèle, de toutes tes peines. — Si je suis venu, c'est aussi parce que vous le méritiez. Je vous engage à ne pas trop insister avec les récalcitrants, ils ne méritent pas encore de croire ; leur temps n'est pas venu.

Dem : Un tel est-il ici ? — Oui, il est toujours là. — Il doit être très avancé ? — Il réfléchit : pas autant que vous le croyez ; il est cependant mieux. Vos prières lui ont été très utiles, mais il faut que chacun travaille. Beaucoup d'Esprits ne voudraient pas remplir la tâche que j'ai acceptée, c'est de la vanité et de l'orgueil de leur part, moi je m'estime très heureux. Ne jugez pas de mon état d'Esprit

par les espiégleries que je me permets dans le tête-à-tête. Vous savez que dans les grandes séances je suis tout-à-fait sérieux. Dans quelque temps je dois vous quitter parce qu'il faut progresser. On cherche, pour me remplacer, un Esprit qui puisse s'adapter aux facultés du Médium ; et puis les phénomènes pourront changer. Enfin, attendez-vous à ce que cette médiumnité soit interrompue quelque temps.

Dem : Connais-tu Mme A. — Oui, je vais fumer des cigarettes avec elle. Elle est drôle, mais il y a beaucoup de choses dans cette tête, oui, beaucoup. Mon Médium s'est grisée chez elle avec deux bouffées de cigarette (ce qui est vrai).

Dem : Te rappelles-tu avoir vécu plusieurs fois sur la terre ? — On me l'a dit et je le crois, mais je n'ai aucune souvenance de ce passé lointain. Mon protecteur m'assure que je me souviendrai plus tard quand je serai plus avancé.

— Je fais des réflexions à haute voix sur ce grave sujet et il répond : Tu es dans le vrai.

L'Esprit : Je vais partir; Blanche me fait signe. Bonsoir, chers amis. — Au travers du rideau il nous donne une poignée de main.

DEVOLUET.

Après la mort. — L'Infaillible

Infaillible ! grand Dieu ! je l'avais cru ! pardon !
Pardon, mon Dieu, l'orgueil me perdit. Ce démon,
Qui livre à l'homme faible une si rude guerre,
M'avait persuadé que moi seul, sur la terre,
Je pouvais posséder l'auguste vérité ;
Que j'incarnais en moi votre divinité.
Tous les fronts se courbaient devant mon front superbe.
L'homme à mes yeux semblait un insecte sous l'herbe,
Tant m'avait porté haut ma folle illusion !
Je damnais, je sauvais, selon ma passion.
En vous ne siégeait plus l'immuable justice ;
Elle flottait sans cesse au gré de mon caprice.
Le bien devenait mal, si je le décidais,
Et le mal se changeait en bien, si je voulais.
Du jour où je sortis triomphant du Conclave,
Vous n'étiez plus mon Dieu, vous étiez mon esclave.
J'ordonnais ici-bas, et vous deviez là-haut

Exécuter : chacun de nous avait son lot.
Dans ce rêve insensé se poursuivit ma vie ;
Mais vint le jour fatal qu'elle me fut ravie.
Alors, ô châtiment, hélas ! trop mérité,
Tout à coup m'apparut l'horrible vérité.
Seul, faible, dépouillé, dans des sentiers funèbres,
J'avançais, à tatons, au milieu des ténèbres.
Des spectres ricaneurs me heurtaient en passant.
Ils s'écriaient : « oh ! oh ! l'infaillible ; il descend,
« Alors qu'il croit monter : il a perdu sa route.
« Lui, l'affirmation, il est en proie au doute.
« Sainteté, par ici ; vous vous égarerez.
« Le paradis est loin ; vous ne le trouverez
« Qu'avec peine. Il faudra faire un peu de lessive,
« Vaincre le sot orgueil, tailler dans la chair vive ;
« Laisser l'aveugle foi ; cultiver la raison ;
« La purger, par l'effort, de tout honteux poison.....
« C'est la loi : du festin dans la salle royale,
« On n'est admis qu'avec *la robe nuptiale*.
« Vous nous aviez promis le ciel, et nous voici
« Dans l'enfer avec vous, pour vous avoir suivi.
« La parole du Christ, hélas ! n'était point fausse :
« Les aveugles, *tous deux*, sont tombés dans la *fosse*.
« Mais vous saurez bientôt, heureusement pour vous,
« Que Dieu n'est pas le Dieu de l'éternel courroux.
« Quoi que vous ayez dit, au repentir sincère,
« Il n'a pas un seul jour fermé ses bras de père.
« Nous sortirons d'ici ; mais il faudra *payer* :
« Un simple *absolvo te* ne saurait délier.
« Le monde n'est point fait selon nos fantaisies :
« Par d'immuables lois les choses sont régies.
« La religion vraie est de leur obéir ;
« Il n'est de sacrement qui puisse en affranchir.
« Le rêve fut brillant, mais le réveil est sombre.
« Cherchez-vous par hasard les clés du ciel dans l'ombre ?
« On vous les déroba ? Vous vous désespérez ?
« Allez, ne pleurez pas ; c'étaient de pauvres clés
« Qui n'ouvrirent jamais. »

Et sous ces moqueries,
J'allais, courbant le front.

Mes paupières taries
Ne versaient plus de pleurs déjà depuis longtemps,
Lorsque, levant les yeux, j'aperçus, rayonnants
De sublimes clartés, dominant nos abîmes,
Les heureux habitants des glorieuses cimes.
O spectacle navrant pour mon orgueil, je vis,
Dans le nombre, des juifs, des hindous, des parsis,
Des turcs, des protestants, des penseurs solitaires
Qui suivirent toujours, ô raison, tes bannières.
Tous avaient été bons ; tous étaient accueillis
Par vous, Dieu de bonté, dans votre paradis.
Et j'appris, infaillible, un peu tard, ô misère !
Combien de mes décrets l'erreur était grossière.

V. Tournier.

Premières joies d'un esprit élevé

EN SE RETROUVANT DANS L'ESPACE APRÈS UN SÉJOUR SUR LA TERRE.

(Suite. Voir la *Revue* de juin 1878)

Après que j'eus fini, mon cœur soulagé par cet aveu sincère, par ce long récit de toute une vie qui s'était écoulée si vite pour lui à son déclin, il se fit un profond silence en moi, si je puis m'exprimer ainsi, c'est-à-dire que toutes mes espérances subirent le moment de l'attente, et cet arrêt me laissa presque inconsciente de moi-même ; mais, cette situation d'esprit ne dura pas : mon ange gardien, plus souriant et plus radieux encore, se rapprocha de moi et m'invitant à suivre ses pas, il s'avança vers mes juges et me présentant à eux.

« Soyez bons et cléments pour elle, leur dit-il, avec un accent de « voix ému et pénétré. »

« Ma fille, me dit l'un d'eux, celui qui les présidait, Dieu est clé- « ment, il vous pardonne : il sait que les faiblesses que vous avez « commises n'ont pas été le fruit du mal, mais simplement l'erreur « passagère qui fait que les pauvres humains glissent insensible- « ment dans le précipice des noires passions, lorsqu'ils n'ont pas, « pour les guider et pour les sauver, l'ange consolateur de la foi, de « la résignation et du mérite : Relevez votre front et souriez au ciel « qui s'ouvre pour vous, parce que vous avez aimé de toute votre « âme et que l'amour sincère vous a sanctifiée. Dieu vous ouvre les « portes de l'immensité dans laquelle vous pourrez glaner les fleurs « de toutes les vertus ; désormais, la sagesse conduira vos pas, car

« vous aurez les yeux ouverts à la vérité, et le monde nouveau que « vous foulerez aux pieds vous donnera, chaque jour, les fleurs tou- « jours renaissantes du bonheur et de l'amour.

« Allez, vous trouverez votre récompense là où votre cœur vous « portera ; c'est la seule qui vous rendra, en ce moment, bienheu- « reuse ; peu à peu, vous en trouverez d'autres qui vous montre- « ront la bonté de Dieu dans toute son étendue ; allez, vous serez ai- « mée parmi nous, parce que votre cœur est simple et votre âme « candide ; allez, et que toutes vos sensations, en s'ouvrant aux dé- « sirs du bien et de l'amour divin, fassent briller sur votre front l'au- « réole immortelle de la régénération morale. » Et, après m'avoir bénie, ils me firent signe de me retourner.

O spectacle ravissant, je ne t'oublierai jamais ! Derrière moi se trouvaient groupés dans une magnifique auréole toutes les figures amies que j'avais aimées, et bien d'autres que je reconnaissais, peu à peu, comme d'anciens souvenirs, et qui pourtant m'étaient aussi chères que les premières ; c'étaient les âmes de mes bien-aimés, depuis des siècles, âmes qui m'avaient précédée, là-haut, pour me préparer le trône de gloire et de bonheur qui m'attendait.

En effet, au milieu d'elles s'élevait, majestueux et doré par les rayons du soleil, un siége que l'on m'offrit, et lorsque je m'y fus assise, mon ange gardien me montra du doigt un coin de l'espace qui, me dit-il, n'était, à cet instant, visible que pour lui et pour moi.

Alors, une fantasmagorie étrange défila devant mes yeux surpris.

C'étaient des scènes retraçant toutes mes vies passées, et à mesure qu'elles défilaient et se renouvelaient sans cesse, mes souvenirs s'éveillaient, et, tantôt confuse, tantôt heureuse du spectacle qui se retraçait devant moi, je priais Dieu, et je le bénissais. Cela dura longtemps, et la figure du bien-aimé que j'avais laissé sur la terre, à ma grande surprise, reparaissait toujours au milieu de cette fantasmagorie étrange que mon ange gardien me nomma : tableau de mon passé.

Mon ange gardien qui s'aperçut de mon étonnement, me dit alors : « Oui, ce panorama qui défile devant nous est bien réellement invi- « sible pour tous ceux qui étaient auprès de vous, tout à l'heure, « mais Dieu, en vous recevant dans son Ciel magnifique, Dieu en « vous accordant la faveur de posséder, dès aujourd'hui, la jouis- « sance de ces trésors, vous donnera encore une plus grande mar- « que de son indulgence, car ce tableau sur lequel sont écrites tou- « tes les pages de votre vie, ce tableau, dis-je, va perdre, peu à peu

« de ses couleurs; il va se teinter de bleu et de rose, et les yeux n'y « découvriront plus certaines taches blessantes; c'est, qu'arrivé à ce « degré de sagesse et de raison qui éclaire l'âme, Dieu donne à l'Es- « prit les prémices de la récompense, et lui retire, tout d'abord, de « son passé, les légères fautes que le temps y avait accumulées. — « Devant les autres vous n'aurez donc plus à rougir; mais, ce « passé, ne représentant plus que de bonnes et louables actions, sera « la garantie de votre avenir, et vous ne pourrez plus pécher envers « Dieu, puisque sa bonté aura retiré de votre vie les premiers ger- « mes de ce même péché, en en effaçant jusqu'aux derniers vestiges. »

Et comme, pendant qu'il parlait, nous en étions arrivés à la fin de cette image lointaine, il ajouta:

« Regardez, mon enfant, de ce côté, et puisse votre cœur s'épa- « nouir sous l'action d'une joie dominante, comme le mien est sûr « de cette même joie pour lui. »

J'obéis avec une ivresse inconsciente; aussitôt que j'eus levé les yeux, je poussai un cri d'étonnement et de ravissement; les images qui, tout à l'heure, s'étaient déroulées avec l'impartialité la plus complète, vivaient encore, là, sous mes yeux, mais avec quelle différence! Je ne distinguais plus que le bien, il me semblait n'avoir pu faire que de bonnes actions, car elles ne me reprochaient, alors, aucun oubli de la sagesse.

Mon ange gardien avait eu raison de me faire espérer en Dieu, car jamais marque plus touchante de sa bonté ne m'avait frappée.

Ainsi, j'étais donc pure, et mon âme, ennoblie par la sauvegarde de cette blancheur virginale, se voyait pardonnée, et aux yeux de tous les Esprits que j'avais vus si beaux, si purs, j'allais les égaler.

Ce n'était, certes, pas l'orgueil qui me donnait cette pensée d'ivresse, mais, bien au contraire, le sentiment du bien que j'avais à faire désormais, en retour du bienfait reçu.

« Je vais vous laisser à vous-même, me dit mon ange gardien, « lorsque j'eus épanché ma joie, vous avez besoin de vous recueillir, « de rassembler encore tous vos derniers souvenirs, avant de jouir « d'une surprise bien douce, surprise qui dépassera pour vous tout « ce que vous pouvez désirer en ce moment. »

A ces mots, je fus isolée à l'instant; en effet, mon ange gardien s'était envolé à mes yeux.

Les Esprits que, de loin, j'avais vus parcourir l'espace, avaient, eux aussi, disparu; j'étais donc seule dans cette immensité, ma nouvelle patrie.

Tout-à-coup, un trouble étrange m'envahit ; il me sembla qu'une fibre de mon cœur tressaillait et m'amenait, peu à peu, à changer de place ; puis, je me sentis tournoyer, et, poussée invinciblement, je quittai les rayons de l'infini pour aller vers un point dont l'attraction sympathique m'attirait. Ce point que les scènes précédentes m'avaient fait oublier, je le reconnus bien vite, c'était la terre ; et, aussitôt que je la reconnus à travers l'atmosphère nébuleuse qui me séparait encore d'elle, un charme bien doux et une joie rayonnante se glissa dans mon âme et vint la rafraichir. Ton image, la première, s'offrit à moi. Comme tu parus triste et oppressé sous le poids d'un chagrin que le souvenir ravivait sans cesse ! Tes impressions douloureuses rejaillirent aussitôt sur moi, car je voyais bien qu'il m'était impossible de faire revivre ta bien-aimée.

Mon Dieu, me disais-je, comme il souffre et comme je vais souffrir, malgré mon bonheur, de ne pouvoir plus lui parler, de ne pouvoir plus le protéger, l'aimer et lui prouver ma tendresse par les marques d'affection que le cœur, en ces circonstances, sait donner : et dans un élan de foi ardente :

« Mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je, puisque vous avez tant fait « pour moi, faites plus encore, et que la barrière qui sépare les « terriens du monde céleste, s'ouvre pour moi, si c'est possible, afin « que mon âme puisse devenir son ombre chérie et lui murmurer « quelquefois, dans les heures de découragement ou de lassitude : je « suis là, espère ! »

Aussitôt que j'eus proféré cette ardente prière, mon bon ange, qui s'était glissé près de moi, me dit :

« Enfant, votre foi va recevoir sa consécration, Dieu exauce votre « prière ; non seulement, il vous permet d'aller vers la sœur de votre « âme, pour la consoler et l'aimer, mais, encore, il vous donne par « ma bouche la certitude que vous pourrez lui parler, qu'il vous « comprendra, qu'il vous saura près de lui et ressentira, par l'effet « de votre présence, tout le charme, toute l'émotion et tout l'amour « que vous lui inspiriez ; et tenez, pour vous convaincre de cette vérité, « feuilletez un peu le livre de l'avenir qui va s'ouvrir pour vous, de « de ce côté ; vous verrez votre ami renaître à la vie que votre dé- « part lui a assombrie ; vous le verrez joyeux de recevoir l'écho de « tous vos sentiments, et conserver, comme un avare, précieuse- « ment, le trésor que vous lui enverrez, chaque jour, du Ciel, puis, « vous lirez, encore, dans ce livre magique, l'Eternité bienheureuse « que Dieu vous réserve à tous deux ; et lorsque vous serez éclairée,

« vous bénirez ce Dieu adorable qui aura vaincu vos mauvais ins-
« tincts par tant de miséricorde ! »

C'est alors que suivant son conseil, je cherchai à déchiffrer les caractères de ce livre béni, et lorsque j'eus acquis la certitude d'une réalité si inespérée, revenant vers toi dans l'espace, je jetai *ce cri de joie délirante*, cri perçant qui vint ébranler et renverser la barrière qui nous séparait..... Et depuis cet instant, je vécus, là haut, toujours de pensée avec toi, et Dieu tenant sa promesse, me fit la grâce ineffable de t'élever jusqu'à moi.

Bénissons-le et louons-le sans cesse ; jamais mortel ne fut plus heureux que toi, et, comme Esprit, je lui rends grâces, car, il m'accorde ses félicités célestes, mais il me permet, aussi, de goûter aux joies et aux tendresses terrestres et de te prouver, chaque jour, toute l'ardeur de mon affection.

Voilà, mon ami, la description exacte des premières heures que j'ai passées dans l'espace, après ma mort terrestre : je souhaite à tous ceux que j'aime d'en avoir d'aussi douces, et je suis sûre que Dieu écoutera ma prière, en les leur accordant..... L'espace dans lequel je vis depuis ce bienheureux moment où Dieu, m'ayant pardonnée, m'a fait la grâce de lire dans l'avenir, comme il m'a permis de lire dans le passé, l'espace, dis-je, que j'habite, depuis cette heure bénie, m'a offert tous ses trésors, toutes ses beautés.

Oh ! que de fois, depuis ce moment, j'ai redit dans ma prière : Seigneur, que vous êtes bon, que vous êtes miséricordieux, et que de grâces n'ai-je pas à vous rendre pour tout ce que vous nous avez accordé ! En effet, me voilà libre d'errer dans ces plaines fertiles qui se forment devant mes yeux, au fur et à mesure de mes désirs et, lorsque de mon vol j'effleure la tige de toutes ces fleurs embaumées qui étalent au soleil des soleils leurs brillantes corolles, et parfument les airs au gré de ma volonté, puis-je désirer autre chose que vivre avec toi dans ce paradis évoqué par notre pensée toujours insatiable ou avide de merveilles nouvelles ?

Oui, lorsque mes yeux désirent contempler le panorama des mondes circulant dans l'espace, je puis satisfaire, à l'instant, leur curiosité, et ce n'est pas là l'une de mes moindres satisfactions, crois-le bien.

L'espace, pour l'âme arrivée à un certain degré d'avancement, est donc le miroir magique dans lequel il lui est permis de se contempler à loisir, et ce miroir reflètant toutes les images que sa pensée appelle, forme une patrie enchanteresse, patrie qui se renouvelle

sans cesse, en ne lui montrant que de beaux paysages, que de frais asiles de repos, que de vertes oasis ; en un mot, l'espace, pour l'âme, est un palais féérique qui reproduit à l'instant, les images ou les tableaux qu'elle désire.

Mais que sont nos aspirations, en face de ces réalités magnifiques ?

Rien, et je n'aurais jamais assez de mots, dans votre langue, pour exprimer le fantôme de la réalité du spectacle que je vois.

Aussi, mon ami, me bornerai-je à te dire que rien de ce que vous pouvez rêver de beau, de sublime, de magnifique, n'approche, par comparaison, de tout ce dont nous jouissons dans l'espace infini.

Ainsi, me trouvant, par exemple, au milieu de la lumière étincelante de votre soleil, s'il me prend fantaisie d'aller me baigner dans les rayons d'autres soleils plus éblouissants, plus dorés, plus immenses que le vôtre, le pouvoir que Dieu m'a donné, baguette magique obéissant à mes désirs, me transporte à l'instant, dans ces rayons, vers cette lumière et cette chaleur que j'ambitionnais ; puis, après avoir aspiré toutes les délices de cette source de vitalité, si, pour en jouir à mon aise, et par contraste, je désire me retirer dans la solitude, à l'ombre d'une forêt vierge, ma baguette m'y transporte encore ; enfin, si fatiguée de ces repos, je cherche à utiliser l'activité que je sens naître en moi, aussitôt, ma pensée se reporte vers ces ruches ouvrières des abeilles humaines, et me voilà à l'œuvre, produisant le bien, ou l'inspirant aux cœurs malades ; et mille autres actions qui seraient trop longues à te raconter, mais que ce simple aperçu des félicités de l'âme, te fera comprendre beaucoup mieux qu'un plus long détail.

L'espace n'est cependant pas pour tous la patrie du bonheur et du parfait contentement ; mais, celui qui doute de la justice de Dieu, se verrait bien vite convaincu de cette impartialité divine, s'il pouvait, comme nous, jeter un regard sur les différentes parties de l'espace ; d'un côté, les bons vivant dans l'atmosphère du bien, de l'autre les méchants cherchant une issue pour sortir de ce gouffre où leurs iniquités les ont plongés. Voilà, mon ami, ce que peut être, pour vous, l'espace, retracé par un langage si différent du nôtre, et par conséquent, si pauvre en expressions. Je souhaite t'y voir jouir avec moi de toutes les satisfactions qu'un cœur honnête peut demander à Dieu, et je forme ce vœu pour tous les miens et pour tous ceux que j'aime.

Vivre dans l'erraticité, c'est le bonheur, car c'est vivre au milieu des œuvres de Dieu, et c'est en vivant parmi elles que l'âme commence à acquérir les germes de la perfection.

Une désincarnation exemplaire

E... 22 avril, 1878.

Frères bien-aimés : je dois porter à votre connaissance un événement que je vous faisais pressentir dans ma précédente lettre : la Désincarnation de l'épouse de notre cher frère M... J. maire à E... à la douleur duquel tous les frères de la Derboux ont pris une part bien sincère.

Notre sœur Joséphine H....., femme M....., a quitté son enveloppe terrienne le 4 avril, à dix heures du soir.

Connaissant notre belle doctrine, mais prenant peu de part à nos travaux, Joséphine, malgré les sollicitations de son digne mari, avait, comme beaucoup de nos frères, hélas! une foi affaiblie et elle faisait partie du groupe d'une manière plutôt nominative qu'effective. Il est vrai que sa santé compromise depuis cinq à six ans était pour beaucoup dans cet état de choses.

Et pourtant, combien elle a été heureuse en approchant du terme de sa courte existence (28 ans) de connaître l'avenir que nous ont révélé les Esprits du Seigneur?...

Quelle résignation jusqu'à son dernier soupir!... Résignation que lui ont transmise et conservée nos guides bien-aimés, car avant la dernière période de sa maladie Joséphine M... craignait beaucoup la mort. Elle a été aidée plus particulièrement par notre chère petite Marie-Rose dont elle a pressé jusqu'au dernier soupir la photographie spirite sur son cœur, et dont le nom a été le dernier prononcé, pendant son agonie calme et sans secousses.

Aussi, je suis heureux de pouvoir vous dire que cette désincarnation a été exemplaire pour nous tous; et notre bien-aimé M....., qui craignait surtout chez son épouse le manque de résignation, a été consolé en la voyant partir avec une foi spirite sincère.

« Que je suis heureux, m'a-t-il répété souvent, de connaître le Spi-
« ritisme!... Combien je sens, au jour de l'épreuve, la nécessité de cette
« sublime croyance!... C'est elle qui me fait supporter chrétiennement
« cette séparation ; c'est elle qui m'aidera à remplir la lourde tâche que
« me laisse ma compagne!... »

« Elle est grande, cette doctrine qui a pu me donner des amis tels
« que vous, dont le dévouement m'était connu, mais que j'apprécie bien
« davantage pendant ces jours de deuil. »

Notre chère disparue laisse à son mari deux charmantes jeunes filles

de six et huit ans. Nous avons pu constater quelques moments avant sa mort un remarquable phénomène de double vue.

Elle a annoncé le décès, dans un village à seize kilomètres d'E....., de la nièce de sa garde-malade. Ce n'est que trois ou quatre heures après, que cette nouvelle a été connue et le fait est d'autant plus surprenant, que Joséphine ne connaissait ni la jeune fille dont elle annonçait la mort, ni le village qu'elle habitait.

Qu'ajouterai-je à ce récit déjà bien long?... rien, sinon que deux jours avant la catastrophe finale, notre frère M..... avait acquis par une communication, la certitude de ce dénouement, ce qui a beaucoup contribué à sa résignation; le dernier soupir ayant expiré sur les lèvres de Joséphine, nous nous sommes réunis auprès du lit funéraire, pour lire sur la dépouille mortelle de notre sœur les belles prières de l'Evangile selon le Spiritisme. Eysse...

Le *Messager* du 1er juillet contiendra le récit de la cérémonie spirite qui a eu lieu le 4 juin, à l'occasion de la mort de Notre frère François, Zabel, mort en homme convaincu et courageux. M. Gourdon a lu les prières spirites et M. P. G. L. a prononcé un discours; les assistants ont tous jeté une fleur sur le cercueil de Zabel. Mme Zabel assistait à cette inhumation.

A Leipsig, un homme éminent, un Spirite de la première heure, M. le comte Adolphe de Poninski. Le mois prochain, nous reparlerons de lui, en donnant un article Nécrologique de M. L. L. Kasprowicz.

Les artistes de Paris, les poëtes, qui approuvent les recherches suivies que va faire la Société scientifique d'études psychologiques, lui ont offert leur concours, pour ouvrir solennellement le cercle: mardi soir, 25 juin, plus de 300 personnes réunies, ont applaudi les orateurs, les grands artistes, les chanteurs de nos théâtres, les poëtes renommés, qui, tour à tour, ont prouvé que les idées Spiritualistes n'excluaient pas la verve, le talent, la conception, les idées sublimes.

Le mois prochain, nous reparlerons de cette fête exceptionnelle en en faisant le compte-rendu.

ERRATA: *Revue* de Juin 1878, page 231, 3e alinéa, 1re ligne, lire: *la mort vint.* — 6e alinéa, 4e ligne, un seul *r* à *entouraient.*

Le gérant : H. JOLY.

Paris. Typ. A. Clouzard, rue Dombasle, 51. Maison à Sens

Ouvrages de M. ALLAN KARDEC sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (Partie philosophique), contenant les principes de la doctrine spirite. 1 vol. in-12. 23e édition. Prix : 3 fr. 50 c., avec port, 4 fr.

Edition de luxe, reliée avec portr. de l'auteur, 5 fr., 5 fr. 50 *franco*.

Le Livre des Médiums (Partie expérimentale) Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. 1 vol. in-12, 13e édition, 3 fr. 50 avec port, 4 fr.

L'Evangile selon le Spiritisme (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 8e éd. Prix : 3 fr. 50, avec port., 3 fr. 75. Edition de luxe, reliée avec portrait de l'acteur, 5 fr. 50 *franco*.

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. 1 vol. in-12, 5e éd. Prix : 3 fr. 50, avec port., 4 fr.

La Genèse, les Miracles et les Prédictions *selon le Spiritisme*, 1 vol. in-12, 6e édition. Prix : 3 fr. 50 c., avec port 4 fr.

Edition espagnole, hollandaise, italienne, allemande, des ouvrages fondamentaux. Prix : 3 fr. 50 le volume, avec port, 4 fr.

NOTA. — Les frais de poste doivent être calculés en plus, pour chaque ouvrage sur le poids de 500 grammes — d'après les tarifs internationaux.

Le Répertoire du Spiritisme, par M. Crouzet, avocat, 5 fr. por. payé. Guide précieux pour les spirites qui veulent faire des recherches rapides et sérieuses dans les 12 premières années de la *Revue* et les six ouvrages fondamentaux.

Le Livre des Esprits, des Médiums, Ciel et l'Enfer, en anglais, reliés 9 f. 40 le vol.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits. 1 vol. in-12. 8e édition, 1 fr., par la poste, 1 fr. 25 c.

Le Spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-10 de 36 pages, 15 c. ; vingt exemplaires, 2 fr. ; par la poste, 2 fr. 60.

Editions en langues anglaise, russe.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 c. ; par la poste, 15 c.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 c., vingt exemplaires, 2 fr. ; par la poste, 2 fr. 50.

Voyage spirite en 1862. — Brochure in-8, 50 c., avec port., 65 c.

EN VENTE : Buste de M. Allan Kardec.
Bronze de 0 m. 30 c. de hauteur : 50 francs. Emballage : 2 francs.
Bronze de 0 m. 20 c. de hauteur : 30 francs. Emballage : 2 francs.
Terre cuite 0 m. 25 c. de hauteur : 10 francs, pris à Paris au bureau de la librairie. — On n'expédie pas ce dernier buste.

Portrait-carte de M. Allan Kardec. 75 c. f°. Grand portrait Allan Kardec. 3 fr. 50
— du Curé d'Ars. 75 c. Tableau gravure du médium Fabre, 4 f. 50,
— du Dr Demeure. 75 c. 5 fr. port payé.
Christ, 3 grandeurs 5 fr., 3 fr. 50, 1 fr. 50, 30 c. de port.

LIBRAIRIE, OUVRAGES DIVERS SUR LE SPIRITISME

Le Secret d'Hermès par Louis F. Physiologie universelle, 1 vol. in-18 de 410 p. Prix : 3 f. 25 *franco*.

La Médiumnité au verre d'eau. — Les deux Sœurs. — Entre deux Globes. — Le Souvenir de la Folie, par madame Antoinette Bourdin. Chaque vol. in-18. Prix : 3 francs. 3 fr. 30 *franco*.

La Femme et la Philosophie spirite, influence des croyances philosophiques sur la situation de la femme dans l'antiquité, au moyen-âge et de nos jours, par H. V. 1 vol. in-12. 2 fr. 50

Instruction pratique pour l'organisation des Groupes spirites, par M. C. Br. in-12, 50 c. port payé 65 c.

Le Spiritisme devant la Raison, *les Faits*, la *Doctrine*, 2 brochures in-18, par Tournier, journaliste. 1 fr. chaque.

Le Procès des Spirites, 1 vol. in-8, 160 pages, 1 fr. Port payé, 1 fr. 40.

OUVRAGES DE CAMILLE FLAMMARION

Les Terres du Ciel,	10 fr.,	avec port,	11 fr. 30
Dieu dans la nature.	4 fr.	—	4 50
La pluralité des Mondes habités.	3 f. 50	—	4 »»
Lumen.	3 f. 50	—	4 »»
Les Merveilles célestes.	2 f. 25	—	2 50
L'Atmosphère. Gr. in-8°.	20 fr	—	21 50
Les derniers jours d'un Philosophe,	3 f. 50	4	»»
Copernic.	1 fr. 50	—	1 70
Les Forces naturelles.	1 fr.	—	1 30

Le Château du bonheur, par Mlle E. Coqret, 3 fr., 3 fr. 40 port payé.

Lettres à Marie sur le Spiritisme, 1 fr. 50.

Lettres aux Paysans sur le spiritisme, par Marc Baptiste. 1 vol. in-12. Prix : 1 fr. 25.

Le Petit Dictionnaire de Morale, par Méline Coutanceau. 1 vol in-12. 2 fr. 50 port payé.

Solutions sociales, par M. Godin, fondateur du Familistère, fort in-12 avec gravures et plans, 660 pages. 5 fr. et 5 fr. 50 port payé.

Trilogie Spirite, par A. Babin, Un fort vol. de 800 pages. Prix : 3 fr 60. 4 fr. *franco*.

Discours prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec (1869), avec gravures, 60 c. *franco*. — Discours anniversaires, 1873-1874, 50 pages de texte, 20 c *franco*.

Le Spiritisme dans la Bible, par H. Steckl, 1 vol. in-12, 1 fr.

La Raison du Spiritisme, par Michel Bonnamy, juge d'instruction. 1 vol. in-12, 3 fr. 3 fr. 50 *franco*.

Abrégé de la Doctrine Spirite, par F. Loth, broch. in-8. 1 fr. 25 1 fr. 50 *franco*.

Rayonnements de la vie spirituelle, par Mme Krell, 2 fr 2 fr. 35 *franco*.

Hoolibus. *Histoire d'un autre monde*, 50 c. — 60 c. port payé.

L'éducation dans la famille et par l'Etat, par Mme E Collignon. Prix : 1 fr.

Les Esquisses contemporaines, *du même auteur*. Prix : 1 fr 10.

Guide pratique du Médium guérisseur. In-12, 75 c. 85 c. *franco*.

Les quatre Evangiles, suivis des commandements, expliqués en Esprit et en vérité par les Evangélistes, par M. Roustaing, avocat à Bordeaux. 3 vol. in-12. Prix : 10 fr. 50, avec port 12 fr.

Fables et Poésies diverses, par l'Esprit frappeur de Carcassonne. In-12, prix : 2 fr.

Instruction pratique sur le Magnétisme animal, par Deleuze, 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

Histoire de Jeanne d'Arc, par Ermance Dufau, âgée de 14 ans. — 1 vol. in-12. 3 francs *franco*.

Mirette, roman spirite, par Elie Sauvage. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. *franco*.

Observations sur le volume de M. Chevillard, par un diplomate belge, 70 c.

Manuel de l'Etudiant Magnétiseur, par le baron Du Potet, 4 fr. port payé.

Mes Causeries avec les Esprits, par A. Duneau, 3 fr. 50, 7, rue de Lille 4 fr. port payé

Le vrai et le faux Magnétisme, par Ch. Hue, 2 fr.

Le Doute, par Raphaël, 4 f. port payé. Liv. précieux.

Les grands Mystères, par Eugène Nus, 3 fr. 50 port payé.

Les Dogmes nouveaux, par Eugène Nus, 3 fr. 30 port payé.

Du Spiritisme au point de vue de la grandeur et de la justice de Dieu, par M. A. Marion, président de la Cour d'Appel d'Alger, 1 fr. 25 port payé.

La Vision du Prophète, 1 fr. 70 port payé.

L'Ange Consolateur, par le Père Marchal, 3 fr. 50. 4 fr. port payé.

Le véritable Catéchisme universel, par Augustin Babin, 2 fr. Avec le port, 2 fr. 30. — Format Charpentier de 384 pages.

Le Guide du bonheur ; la Philosophie spirite ; Notions d'Astronomie scientifique psychologique et morale ; 3 volumes in-18 jésus, les deux premiers à 2 fr., 2 fr. 40 port payé ; le troisième, 2 fr. 50 et 3 fr. franco, forment la *Trilogie spirite de M. A. Babin*.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Le Reflexionen aus der Geisterwelt, Société Spirite Forscher (chercheurs spirites), administration : Budapest, Erdherzog, Alexandergasse, n° 23, bei M. Prochazka.

El Criterio espiritista, 7e année, revue mensuelle de 16 à 24 pages in-4°, à Madrid, Société spirite, rue Cervantès, 34. — Espagne, 6 pesetas. — France, 10 fr. — Une fois par mois.

« De Rois, » journal mensuel, mi-flamand, mi-français, s'imprime à Ostende (Belgique), éditeur F. Carrein, 6, rue des Capucins ; 5 c. le numéro ; année. 2 fr., port en sus pour l'étranger.

La Revue belge du Spiritisme, journal mensuel, chez M. Bia, rue du Pont-d'Ile, 21, à Liége, Belgique, 6 fr. 7 fr. pour l'Union postale.

La Revelacion, revue spirite d'Alicante (Espagne), 5 pesetas par an.

Le Religio Journal, Philosophical. Jno. C. Bundy, éditeur et J. R. Francis. One copie, one year, in advance, including prestage, 83,15. Publishing House à Chicago-Illinois (Etats-Unis.

Le Devoir, journal hebdomadaire, à Guise (Aisne). 10 fr. par an. Union postale. 11 fr.

La Revue Magnétique, bi-mensuelle, 12 fr. par an. Union postale, 13 fr. Rue de Trévise, 49, à Paris.

La Revue Magnétique, H. Durville, 49, rue de Trévise, bi-mensuelle, 12 fr. par an. Six mois, 6 fr.—Union postale, 13 fr. Six mois, 6 fr. 50.

Le Messager, journal du spiritisme, paraissant les 1er et 15 de chaque mois, publié à Liége (Belgique), 36, rue Florimont, chez Bonjain Prix : 5 par an pour la France. On s'abonne aussi à Paris, rue de Lille, 7, à la *Librairie spirite*.

The Spiritualist, and Journal to Psychological Science, paraît tous les vendredis. Prix : 2 pence. Feuille importante pour le Spiritisme anglais. On s'abonne à Londres, chez M. E. W. Allen, Ave Maria Lane. Pour l'étranger, port payé, 15 fr. 60 c. par an.

Annali dello Spiritismo in Italia. 12 livraisons par an, 8 fr. Turin, via Bogino, 23. Typogr. Baglione.

The Spiritual Magazine, journal mensuel de 48 p. in-8, prix : 6 d. le numéro. George Sexton, éditeur, 75, Fleet-Street, London E. C., journal mensuel de 38 pages, prix : 6 d. ou 8 fr. 75 c. par an.

The Medium and Daybreak paraît tous les huit jours S. Burns, progressive library, 15, Southampton Row, Holborn, W. C.; double sheet ; — Price, 1 d. 1/2.

The Banner of Light, journal paraissant tous les samedis, à Boston, Massachusetts (Amérique du Nord), n° 14, Hanover street. Prix : 3 dollars par an, à l'avance.

Psychische Studien, Monatlichne Zeitschrift. Preis halbjaurlich, 8 Reichsmarcen-chein; 1,20 Ngr. A Leipzig, Oswald Mutze, Lindenstrasse, 2.

El Espiritismo (*La Spiritisme*). 32 pages in-4°, paraissant deux fois par mois à *Séville*, calle Empecinado, 11. — Par trimestre : Espagne, 6 fr.; étranger, outre-mer. 12 fr.

Revista Espiritista (*Revue spirite*), journal mensuel, 16 pag. in-4°, publié à Barcelonne, Capellanes, 13, principal prix par trimestre : 6 rs.; par an 24 rs. Etranger et pays d'outre-mer, par an. 40 rs.

British national Association of Spiritualists, 38, Great Russell street Bloomsbury, London.

Le Cercle de la Société scientifique d'Etudes psychologiques est ouvert, ainsi que la salle de lecture, tous les jours, de 1 à 10 heures du soir, dimanches et fêtes exceptés. Pour être membre, adresser sa demande à l'administrateur, 5, rue Neuve-des-Petits-Champs, Paris. On est membre perpétuel avec 500 fr. une fois donnés.

La Illustracion Espirita paraît les 1er et 15 de chaque mois. 30 réales par an. On s'abonne à Mexico, Mexique, calle del Angel, n° 1 1/2.

La Ley de Amor. Bi-mensuel. 12 réaux par an. — A Merida du Yucatan (Mexique).

La Revista Espiritista, journal mensuel, 8 pages, in-4°, publié à Montevideo. Calle de Quera,, 97. — Prix : par an, 2 piastres, monoeda nacional. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

La Fraternidad Journal périodique spirite bi-mensuel. A Murcie (Espagne). 1 real par trimestre.

Le Moniteur de la Fédération belge, bi-mensuel, 121, rue de Louvain, à Bruxelles (Belgique). 2 fr. pour la Belgique, 2 fr. 50 pour la France.

El Buen Sentido, calle mayor, 81, 2° à Lerida, Espagne.

Revue Spirite, à Santiago de Chili, tratinos, 42.

Religio philosophical, publishinghouse, à Chicago, Jellinois. M. J. N., 10, C. bundy, Etats-Unis d'Amérique.

La Discussion à Guadalajarra, Mexique ; gérant, M. Geronimo Ramirez de la Luz de Sion, à Bogota, Etats-Unis de la Colombie.

Constancia, Revue Spirite Buanoreuse, 24, calle piedad, à Buenos-Ayres.

Journal du Magnétisme, B. Ragazzi, rue des Alpes, 9, à Genève.

Op de Grenzen, van Twee Werelden, à La Haye, Hollande.

Le Spiritual Scientist, revue mensuelle, à Boston, 50, Bromfield St. Etats-Unis.

Paris. Typ. Clouzard. rue Dombasle, 54. — Maison à Sens.